

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 4 de 2022

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme



Frans Wittemans avec le jeune Krishnamurti à Anvers



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 4 de 2022
Octobre, novembre & décembre 2022

L'Initiation Traditionnelle

80 rue Doudeauville
75018 Paris

Courriel :
brunolechaux@gmail.com

Sites Web :
<https://linitiation.eu> (site officiel)
<https://germe.eu> (blog)

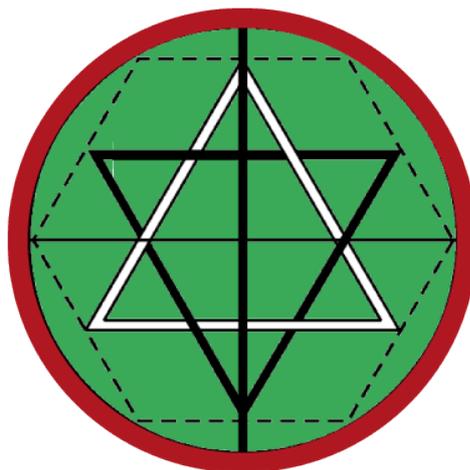
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Thiolat
Rédacteur en chef :
Bruno Le Chaux

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Sommaire du numéro 4 de 2022

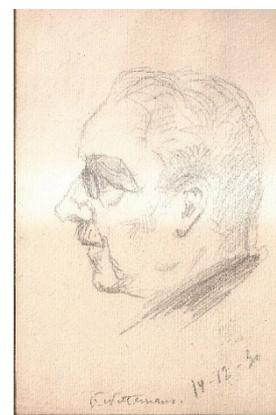
Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Éditorial, par Bruno Le Chaux	1
Frans Wittemans, et les Compagnons de la Hiérophanie de Belgique, par Christian Vandekerkhove	2
La valeur du symbolisme, par Frans Wittemans Trois articles de 1950 1. La Croix 2. Le Pentagramme 3. L'Hexagramme	29
Centenaire du décès de S.U.Zanne	39
La Foi dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin, par Gilles Cervo	40
Notice biographique sur Louis-Claude de Saint-Martin, par Jean-Baptiste-Modeste Gence	46
Programme d'un cours de Kabbale, par Sédic	66

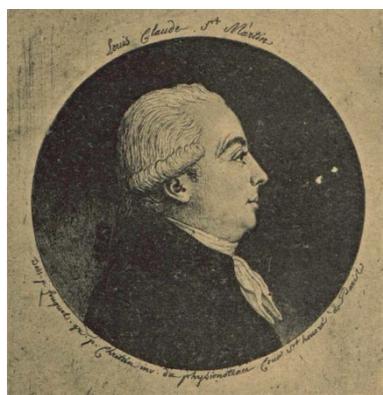
ÉDITORIAL



Notre ami *Christian Vandekerkhove* nous fait découvrir le personnage de *Frans Wittemans*, qui marqua tant les cercles initiatiques belges. Ainsi Frans Wittemans connut la plupart des personnages incontournables du Martinisme, de la Maçonnerie, de la Société Théosophique. Son importance en Belgique, et ailleurs, est immense. A la suite d'une biographie très complète de l'initié belge, vous pourrez découvrir trois de ses textes, d'une grande acuité.



Autre grand personnage des milieux initiatiques belges, **S.U.Zanne** (*Auguste Vandekerkhove* - 1838-1923). A ce propos, *Christian Vandekerkhove* tient à rappeler que la commémoration annuelle de **S.U.Zanne** au cimetière de Flacé à Mâcon aura lieu le Dimanche des Rameaux, le 2 avril 2023 à 17h.



Gilles Cervo nous offre un très beau texte sur *La Foi dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin*, que nous avons fait suivre de la *Notice biographique sur Louis-Claude de Saint-Martin*, par *Jean-Baptiste-Modeste Gence*. Nous publions cette notice, parue en 1824 soit 21 ans après le décès du Philosophe Inconnu, dans son intégralité, avec la préface de Gence où il se plaint que son texte a été déformé lors de sa publication dans la *Biographie universelle* et avec ses commentaires des ouvrages de Saint-Martin, y compris les traductions de Jacob Boehm, pour lesquelles Saint-Martin apprit l'allemand à partir de 45 ans, en 1788, alors qu'il ignorait tout de la langue teutonique.



Enfin, nous terminons par le *Programme d'un cours de Kabbale*, rédigé par *Sédir* (Yvon Le Loup 1871-1926), présenté lors de conférences de l'Ecole Hermétique en 1901 et qui n'a rien perdu de sa modernité.

Bruno Le Chauv,
rédacteur en chef.

Frans Wittemans, et les Compagnons de la Hiérophanie de Belgique



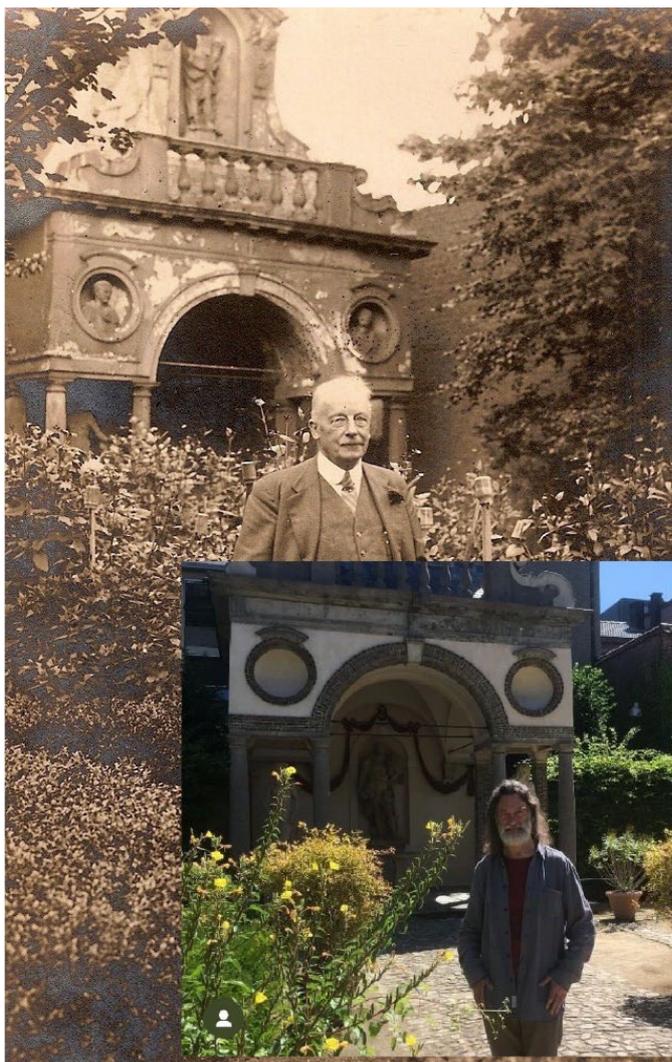
Souvenirs d'un grand Martiniste, Rosicrucien,
Théosophe et Franc-Maçon et de son entourage

par Christian Vandekerkhove

*Wittemans est une des rares personnes
qui a connu personnellement Papus et
son fils, le docteur Philippe Encausse.*

Le 22 janvier 2022, il y avait 150 ans que ce grand homme avait vu le jour à Anvers, Belgique.

On m'a plusieurs fois demandé si j'avais connu Wittemans, puisque nous étions presque voisins. Son habitation et celle de son ami, le peintre Jan Claessens, tout comme lui président d'une Loge de la Société Théosophique, formaient un beau triangle avec la maison de mes parents, où j'ai vécu jusqu'à mes 25 ans. Malheureusement Wittemans est décédé quand j'avais neuf ans et la voie de la spiritualité ne m'a été ouverte que lorsque j'en avais quinze. Heureusement j'ai connu plusieurs de ses amis intimes.



Wittemans dans la maison de Rubens et l'auteur de cet article au même endroit presque un siècle après

Lorsque Philippe Encausse relança l'Initiation, Wittemans publia dans le n° 1 de 1954, une nécrologie d'*Emile Ehlers*, le Souverain Délégué de L'Ordre Martiniste pour la Belgique, décédé la nuit de Noël 1953.

Dans le n° 3 de 1955, nous retrouvons de sa plume un très bel article de 12 pages sur Papus, qu'il avait connu avant 1900.

Dans les archives de l'Ordre Martiniste, il y a une correspondance entre Frans Wittemans et le Dr. Philippe Encausse à défricher ! Il est à noter que Wittemans signa souvent du nomen *Fra Angelico* ou quelquefois *d'Hermès*, ici comme dans sa correspondance avec ses amis.

De nos jours, le nom de Wittemans est associé à son livre *Histoire des Rose-Croix*, qu'il écrit pendant la première guerre mondiale. Ce livre fut publié en français, en anglais et en néerlandais. L'édition française connut plusieurs rééditions. Dans l'édition de Robert Dumas, sous le titre *La vérité sur les Rose-Croix d'hier et d'aujourd'hui* il fut augmenté d'un interview de Raymond Bernard, Grand-Maître de l'Ordre Rosicrucien A.M.O.R.C. Aux Etats-Unis le livre a été décortiqué et est maintenant publié en fascicules comprenant chacun un chapitre du livre original !

Wittemans était bien plus que ce livre devenu un grand classique.

Frans Wittemans a vu le jour à Anvers, en Belgique, le 22 janvier 1872 et il est décédé dans la banlieue de cette ville le 4 avril 1963.

Dans la vie profane il était avocat, sénateur, pacifiste et membre de sociétés culturelles. Dans la vie spirituelle, il était Martiniste, Théosophe, Franc-Maçon et Rosicrucien.

Le 22 janvier 2022, il y avait exactement 150 ans que notre Frère vit le jour à Anvers, au 115, Boulevard Léopold, maintenant Avenue de Belgique, d'un père anversoise et d'une mère hollandaise.

Il était avocat au barreau d'Anvers et membre du sénat belge de 1920 à 1925.

Il était lié d'amitié avec des politiciens internationaux comme Camille Huysmans, secrétaire de la 2^e Internationale, Emile Vandervelde, etc.

En France, Huysmans est surtout connu pour les deux gros volumes de sa correspondance avec Lénine, en Belgique on se souvient de lui comme bourgmestre d'Anvers et membre du parlement, où il avait espéré devenir le premier parlementaire centenaire, mais il est décédé à 96 ans.

Wittemans était lié d'amitié avec *Papus* et avec son fils *Philippe Encausse*, *Péladan*, *Jiddu Krishnamurti*, *Annie Besant*, *Rukmini Devi* et de nombreux artistes belges comme *Armand Maclot*, *Jean Delville*, *Willy Houben*, *Jan Claessens*, *Frans Joachim*, *Marcel Mutsaerts*, *Jef Strymans* et le violoniste *Jean Douliez*.

Il était très actif en tant que pacifiste, théosophe, rosicrucien, martiniste et franc-maçon.

Il était l'inspirateur de plusieurs Congrès Spirituels Mondiaux, qui eurent lieu après la Deuxième Guerre Mondiale. Le but en était de créer un nouveau monde, meilleur et en paix. Depuis 1946, ses congrès plaidaient déjà pour l'abolition de la peine de mort.

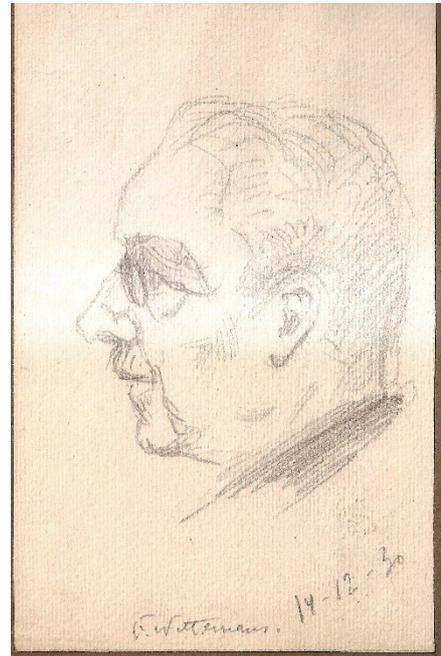
Très jeune, il déménagea de sa demeure de l'avenue de Belgique vers une maison de sa famille, située dans une perpendiculaire, au n° 5 de la rue Haringrode, où il vécut jusqu'à sa mort en 1963.

A l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance, je tiens à partager ces quelques souvenirs. La plupart des témoins qui l'ont connu et qui m'ont confié ces anecdotes ne sont plus de ce monde et mon but est de préserver

ces histoires de l'oubli. A travers ses livres, ses amis et ses disciples il est devenu immortel. Parlons donc de ses amis et disciples.



**Buste de Wittemans par Nat Neujan
(collection AMVC Letterenhuis Anvers)**



Frans Wittemans en 1930

1. Wittemans et ses amis

Frans Wittemans est né à Anvers, le 22 janvier 1872 à 8 heures du matin. Il est le fils de Franciscus Joannes Emilius Wittemans et Francina Hermina Aleid Magdalena Hallo. Son père était agent commercial d'origine anversoise et sa mère venait de La Haye aux Pays-Bas. Ils s'étaient mariés en Hollande en 1868.

Grâce à ses nombreuses qualités et son talent d'inspirer les autres, Frans Wittemans se constitua un réseau international d'amis, souvent assez célèbres. Son charisme et son ton parfois un peu autoritaire firent de lui un ami et conférencier très apprécié.

Dans cet article, je veux présenter Wittemans, non pas chronologiquement, mais thématiquement.

Wittemans passait beaucoup de temps entouré d'amis de divers milieux, mais qui avaient en commun qu'ils le considéraient un peu comme leur maître, leur guide. J'ai connu personnellement la majorité de ceux que je présenterai ici. Tous sont morts depuis bien longtemps. Dans les archives littéraires parmi celles des associations où il était actif, on trouvera d'autres noms.

Willy Houben, artiste-peintre, élève du professeur *Staf De Bruyne* à l'Académie d'Anvers, fondée en 1664 par Teniers, était le fils d'un peintre assez connu, *Henri Houben* (1858-1931). Il était également photographe artistique. Je me souviens qu'il avait habité dans un bâtiment faisant partie de la maison de Rubens.



Willy Houben avec son chat peint par son père Henri Houben (1858-1931)

Willy avait amené d'Espagne sa compagne et muse, Goya, qui devint l'amie de ses amis. Si vous rencontrez un livre de spiritualité occidentale ou orientale, plein de photos, de dessins et de blagues intercalés entre les pages ou pour remplir chaque centimètre de blanc, il sort probablement de la bibliothèque de Willy. Willy Houben était le mentor ésotérique de beaucoup d'amis. Quand ils avaient terminé la lecture d'un

livre, il notait en première page leur nom et la date, puis il en conseillait un nouveau.



J'ai connu Willy Houben comme un vieux petit bonhomme au chapeau français - au temps où peu d'hommes portaient encore le chapeau. On le voyait toujours chantant ou sifflant. Pendant les années que je l'ai fréquenté, il prétendait toujours avoir 92 ans. Un jour on m'appela de la maison de repos où il vivait, pour me dire qu'il venait de mourir... à 92 ans. Coïncidence amusante : cette maison de repos est située dans le bâtiment où je suis né, lorsque c'était encore une maternité.

Willy Houben pouvait entretenir les gens sur la mystique chrétienne, mais aussi sur le yoga ou les upanisads. J'ai dans mes archives un beau cahier manuscrit de Willy sur l'âme. Il l'a signé en 1912. Je suppose qu'il s'agit d'un projet de livre jamais achevé, ou des notes pour des conférences ?

Anna Van de Velde, amie fidèle de Wittemans, a fait un travail énorme pour la propagation des idées ésotériques. Très active dans la Société Théosophique, dans le milieu de l'Agni Yoga et d'Alice Bailey, elle a fait de nombreuses conférences et méditations de groupe chez elle et dans des cercles culturels. Il ne nous reste d'elle qu'un recueil de poésies en flamand.

Elle aussi faisait partie du cercle intime des amis de Wittemans.

Un jour elle me raconta qu'elle avait lu un livre en anglais « How to live in 3 centuries ». L'auteur était né à la fin du 18^e siècle et avait vécu jusqu'au début du 20^e. Anna était née en 1898 et espérait vivre jusqu'en 2002. Mais elle est morte environ à l'âge de 80 ans.

Comme Wittemans, elle admirait Krishnamurti. Elle se disait un esprit libre. Elle ajouta qu'elle n'était pas tout-à-fait libre. Le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq, dont on reparlera ci-après, lui reprochait qu'elle n'était pas vraiment libre. Il lui dit que si elle était un esprit libre, elle n'aurait pas de problème à se promener toute nue dans la rue principale d'Anvers. Non, c'est vrai, devait-elle admettre, je ne suis pas encore entièrement libre !



Le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq

Le Chevalier Georges Le Clément de Saint-Marcq, était un homme savant, mais assez excentrique. Il était membre de beaucoup d'organisations, entre autres du Martinisme, de la Maçonnerie, du Spiritisme, etc.

Il fut mis à la porte d'autant de groupes après sa publication d'un pamphlet « L'eucharistie », qui traite de la spermatophagie sacrée !

De toute façon, il laissa tomber la théosophie et l'occultisme et voua le reste de sa vie au spiritisme. Il fut même longtemps président de la *Fédération Spirite belge*.

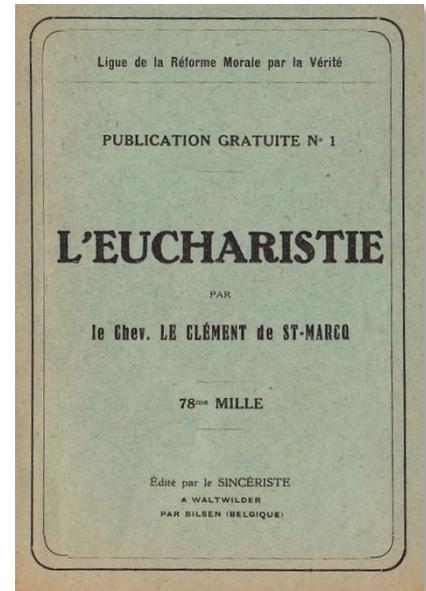
Il avait connu *Papus*, *Wittemans*, mais il a surtout eu une influence sur des personnages comme *Aleister Crowley* et *Theodor Reuss*.

En 1907 il était président du *Congrès Spirite d'Anvers*. D'ailleurs, il avait fondé son propre mouvement spirite : *le Sincérisme*.

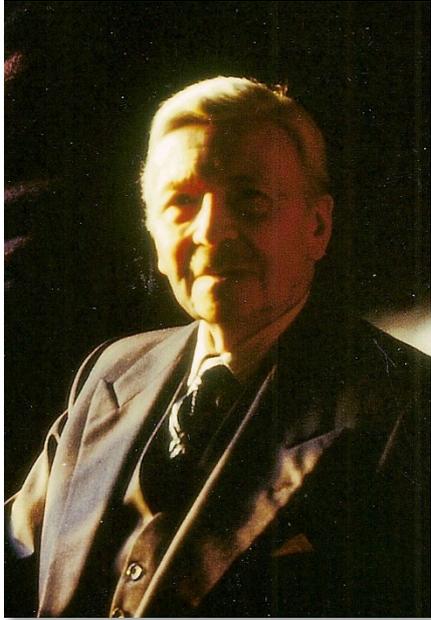
Nous retenons entre autres les publications suivantes de Le Clément :

- Traité de spiritisme réformé
- La photographie de l'invisible
- Compte rendu du Congrès Spirite d'Anvers de 1907
- L'Eucharistie, étude historique
- Le spiritisme et ses adversaires
- etc.

Comme beaucoup de membres de sa famille sont encore en vie en ce moment, nous restons un peu discrets.



La brochure qui causa beaucoup d'ennemis à Le Clément de Saint-Marcq



Raoul Willems

Raoul Willems, était grand propagandiste de la spiritualité, de la méditation et de tout ce qui est bien et juste. Il avait été directeur des bureaux de l'usine Liebig à Anvers, mais également directeur de banque au Congo Belge. Il a vécu une grande partie de sa vie à Edegem, dans la grande banlieue d'Anvers. Il était cousin ou beau-frère de l'auteure pastorale Marie Gevers qui vivait dans la même commune au château de Missembourg, dont la famille était des pionniers de l'Anthroposophie en Belgique. Willems était théosophe et pratiquait activement quatre langues. Ce fut la raison pour laquelle Wittemans lui pria de faire ensemble une tournée en Belgique avec Alice

Bailey et Raoul faisait les traductions simultanées des conférences de Bailey. A ses frais, il publia des livres pour la *Bonne Volonté Mondiale*. La dernière fois que j'ai vu Raoul Willems, il était presque centenaire et vivait dans une seigneurie à Bruxelles, où il avait une grande suite. Il racontait que chaque semaine il collait une enveloppe aux portes des autres habitants avec des questions de quiz et des puzzles. Ces autres habitants, qui étaient souvent bien plus jeune que lui, lui demandaient pourquoi il le faisait. Sa réponse était simple : le physiothérapeute vient chaque semaine pour vous faire faire des exercices de souplesse de vos muscles. Moi je vous donne des exercices pour la souplesse de votre esprit.

A la question comment il avait gardé un esprit beaucoup plus clair et lucide que les autres habitants qui souvent étaient plus jeunes d'un quart de siècle, il répondait que c'était grâce à la théosophie - « je médite tous les jours et mon esprit reste jeune. »

Jeanne Verrycken, qui vécut de 1910 à 2003 était une libraire ésotérique et de médecines douces de renommée internationale à Anvers. Fille d'un coupeur de diamants, de très jeune âge elle dut aller travailler pour aider le ménage. Elle avait travaillé dans une chocolaterie, comme soudeuse dans une usine de téléphones, etc. Pendant la guerre elle avait repris une librairie d'occasion, orientée sur la littérature française.

Pour rattraper son manque d'éducation, chaque soir elle suivait tous les cours possibles. Un de ces cours était donné par Frans Wittemans. Il avait été désigné pour faire un cours de philosophie, mais il en profita pour consacrer une grande partie du temps à la théosophie, Mme Blavatsky, etc. Pour Jeanne Verrycken ce cours fut une véritable révélation ! Jusqu'à la fin de sa vie elle considéra Wittemans comme son grand maître et ami.

Un jour, un vieil homme visita sa librairie et lui proposa d'acquérir sa bibliothèque théosophique et spirituelle. Aucun libraire n'avait voulu acheter ses livres, dont personne ne comprenait un mot. Grâce aux cours qu'elle avait suivi chez Wittemans, elle connaissait ces auteurs et les sujets traités. A partir de ce moment, elle transforma sa librairie petit à petit en librairie ésotérique. Depuis mes 15 ans j'étais client chez elle et je me souviens de deux écriteaux sur les murs en calligraphie à l'encre de Chine :

La santé est le plus grand trésor sur terre

*

*Ni heure, ni temps n'existent.
Ce qui est maintenant a toujours été
Et ce qui viendra est déjà*

La librairie ne faisait que 3 mètres sur 4, mais les clients venaient de génération en génération. Ils furent guidés soigneusement et individuellement dans leurs lectures.

La librairie n'ouvrait que du mercredi après-midi au samedi soir. Le reste de la semaine, Jeanne Verrycken s'occupait de son potager à la campagne. En 1975, j'eus le bonheur de reprendre sa librairie, puisqu'elle avait l'âge de la retraite.

Nous étions fiers de gérer une des 10 plus anciennes librairies ésotériques du monde, qui - en plus - avait des clients sur tous les continents, sauf l'Antarctique. Jusqu'à la fin de sa vie, Wittemans a été pour elle une grande source d'inspiration.

Emile Ehlers, était libraire ésotérique à Bruxelles et ami intime de Frans Wittemans. Ehlers est décédé dans la nuit de Noël 1953 à l'âge de 67 ans. Il avait repris la librairie ésotérique de Franz Maufras au Boulevard Lemonnier à Bruxelles (après l'incendie ?) et déménagé la collection à la rue Jean Volders près de la Porte de Halle. *Maurice Warnon*, fondateur de *l'Ordre Martiniste des Pays-Bas*, reprendra plus tard la librairie de la veuve Ehlers et l'exploitera pendant beaucoup d'années. Je me souviens avoir acheté dans ma jeunesse des trésors ésotériques, comme Papus et Durville, dans la pièce arrière de cette librairie.

Ehlers et son épouse étaient très catholiques. Jean Mallinger, co-fondateur de la F.U.D.O.S.I., se moquait souvent de l'appartenance d'Ehlers au catholicisme. Emile était aussi franc-maçon. Il était initié chez Memphis-Misraïm et plus tard au Grand Orient de Belgique. Il s'est toujours efforcé de rapprocher l'église et la maçonnerie. Initié au Martinisme, il devint Souverain Délégué pour la Belgique de l'Ordre Martiniste de Paris. Sa succession à ce mandat fut confiée à Gustave Lambert Brahy. Lorsque Philippe Encausse donna l'indépendance administrative aux Martinistes belges en 1968, Brahy devint le premier Souverain Grand-Maître de l'Ordre Martiniste de Belgique. Tous les témoins qui ont connu Ehlers m'ont parlé de lui avec le plus grand respect et amour. Il était sûrement un être de haute spiritualité !

Elsa et Hélène Van Hagendoren, étaient deux sœurs vivant dans le quartier de Wittemans. Elles venaient régulièrement chez lui pour aider ses filles à de petites tâches et à servir le café lors des visites. Elsa savait bien dessiner et a fait une série de dessins à l'encre de Chine pour illustrer un des albums de poésies de Wittemans. Hélène, après son mariage, *Hélène Van Snick*, devint plus tard la présidente de l'Association Rosicrucienne Max Heindel en Flandre, une tâche qu'elle a prise à cœur pendant des années avec sa fille Danielle. Je lui ai souvent rendu visite à son domicile à 's-Gravenwezel, où elle organisait des soirées d'étude et des conférences avec Paul Rey et Aimée André du sud de la France. La dernière fois que je l'ai vue elle avait 89 ans. Elle était très lucide, mais elle n'avait plus de détails à me partager sur Frans Wittemans. Elle s'est éteinte à l'âge de 92 ans.



Jean Mallinger

Jean Mallinger, (Sâr Elgim) (1904-1982), était avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. Dans le monde ésotérique, on le connaît en tant que spécialiste de Pythagore. Son père était professeur de Grec à l'Athénée d'Ixelles à Bruxelles. Il a été chef de deux obédiences Neo-Pythagoriciennes en Belgique. De plus, il était haut dignitaire de la franc-maçonnerie de Memphis-Misraïm et de la Rose-Croix Universitaire. Il fut un des fondateurs de la

F.U.D.O.S.I., où il était Grand-Chancelier.

Lors de la cérémonie de clôture du Convent de Bruxelles de la F.U.D.O.S.I. du 14 août 1934, il donna un discours en latin, dans lequel il chanta les louanges des délégués qui participaient au convent et spécialement à l'adresse de Spencer Lewis. Wittemans aussi, fit une laudatio pour les réalisations de Spencer Lewis. Puis Spencer Lewis remercia les Frères belges pour leur accueil et pour la reconnaissance de son Ordre. N'oublions pas que c'est grâce à Wittemans que Spencer Lewis était invité à la F.U.D.O.S.I. Alors que Mallinger était anticlérical militant, c'était un homme très spirituel. Il était savant en philosophie et en mouvements initiatiques. Pour plus de détails sur Mallinger, je tiens à renvoyer le lecteur aux livres de *Serge Caillet : Sâr Hiéronymus et la FUDOSI* et *Les Sârs de la Rose-Croix*. Les principaux livres de Mallinger sont :

- Les secrets ésotériques dans Plutarque
- Notes sur les secrets ésotériques des Pythagoriciens
- Des initiations antiques aux initiations modernes
- La Table d'Emeraude
- La Loge Pythagoricienne de Rome

Dans ce chapitre, j'ai présenté quelques personnages de l'entourage intime de Frans Wittemans. Certains d'entre eux sont tombés dans l'oubli, tandis que d'autres restent dans la mémoire collective de l'humanité.

2. Wittemans, sa vie et son œuvre

Le Martiniste Frans Wittemans

Wittemans a connu le Dr. Gérard Encausse (Papus) ainsi que son fils, le Dr. Philippe Encausse (Jean), tous deux dans leur fonction de chef de l'Ordre Martiniste. Avec Augustin Chaboseau, il tenait une relation épistolaire.

Pour autant que je sache, Wittemans fit ses premiers pas en ésotérisme via l'occultisme de Papus.

Il avait assisté à la conférence de Papus sur la science du visage au *Cercle Artistique* à Anvers en 1892. Il raconte que cette conférence l'avait profondément impressionné et donné à sa vie un tournant vers l'ésotérisme et le paranormal. Il est vrai qu'en ces temps, Papus et Péladan firent à Anvers, en plein pays néerlandophone, des conférences en français pour un public de 600 personnes !

Papus avait fondé en France plusieurs mouvements, dont l'Ordre Martiniste pour le travail spirituel et une sorte d'université ésotérique pour l'étude. Je parle bien entendu du *Groupe Indépendant des Hautes Etudes Ésotériques*. Ce groupe avait une branche en Belgique. Lorsque le responsable que nous retrouvons dans les publications sous le pseudonyme *Vurgey* avait démissionné, son successeur, le Chevalier de Selliers de Moranville, avait chargé en 1893 le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq (voir supra) de fonder une branche à Anvers. A côté des branches existantes KUMRIS et POLLUX à Bruxelles et à Liège, il y avait maintenant à Anvers la branche VISCVM. *Viscum*, comme on le sait, est le nom latin du gui, symbole de la vie éternelle chez les Druides.

Depuis 1895 Wittemans était membre de VISCVM.

Ce groupe avait ses tenues tous les 15 jours. Assez vite, Wittemans fut nommé secrétaire. Ici il fit une de ses premières conférences sur un sujet ésotérique. Le sujet en était *Mlle Covesdon*, une voyante extra-lucide de Paris.

Le rapport de l'effectif de 1895-96 compte 60 pages avec les comptes rendus des activités du groupe. Nous y retrouvons une réception en honneur de Jules Bois et surtout les expériences du groupe d'étude continu

sur la psychologie transcendantale. Enfin une Loge Martiniste fut fondée au sein du groupe VISCVM, portant le même nom.

L'aventure VISCVM de Wittemans ne dura pas longtemps. Une dame avait mouchardé à son père que Frans Wittemans s'occupait de spiritisme et qu'il était *donc* perdu ! Son père lui ordonna de quitter ce groupe. Il obéit. Nous sommes en 1897.

Mais, en silence, il continua d'étudier ce qu'il avait commencé chez VISCVM, la tradition occulte française et la cabale. Il considéra toujours Papus comme son supérieur en occultisme. D'autre part, il jugeait les livres rosicruciens modernes et théosophiques d'un plus haut niveau que ceux de Papus. Pour cela il compare le *Traité élémentaire de science occulte* de Papus à *La sagesse antique* d'Annie Besant, *L'Évolution occulte de l'humanité* de Jinarajadasa et la *Cosmogonie des Rose-Croix* de Max Heindel.

Bien que très actif dans la Société Théosophique, Wittemans est toujours resté fidèle au Martinisme.

Frans Wittemans était lié d'amitié intime au couple *Emile Ehlers*. Ehlers qui était *Souverain Délégué de l'Ordre Martiniste pour la Belgique* avait *oralement* désigné Wittemans comme son successeur. Lorsqu'Emile Ehlers mourut à 67 ans dans la nuit de Noël de 1953, l'Ordre Martiniste à Paris nomma *Gustave Lambert Brahy*, un ami commun, comme successeur officiel à Ehlers. Wittemans était un homme du monde et ne protesta pas. Au contraire, il félicita Brahy et entra en dialogue avec lui pour les projets futurs.

A ce moment-là, il n'y avait plus qu'une vingtaine de membres de l'Ordre Martiniste en Belgique et Wittemans essaya avec Brahy de relancer le mouvement. Brahy ferait le travail extérieur et Wittemans donnerait sa (haute) protection. En 1954, Wittemans assista à une assemblée Martiniste à Londres, où il donna lui-même une conférence sur la genèse et l'histoire de l'Ordre Martiniste. Pour cette conférence, il s'était surtout basé sur le livre que Philippe Encausse avait écrit sur son père¹.

Pour Emile Ehlers, il fit une nécrologie dans *L'Initiation*².

¹ Encausse, Dr. Philippe : *Sciences occultes, ou 25 années d'occultisme occidental. Papus, sa vie, son œuvre*, Paris, OCIA, 1949.

² *L'Initiation*, 1954, n°1.

Dans une lettre à Philippe Encausse³ Wittemans lui témoigne de sa fidélité au Martinisme en ces mots : *“Je termine, vous assurant de tout mon dévouement à notre Ordre, la première société occulte dans laquelle j’ai été initié.”*

Le Théosophe Frans Wittemans

Au 19^e siècle les théosophes anversoïses se réunissaient aux Pays-Bas dans la Dutch-Belgian Section de la Société Théosophique. En 1899 fut fondée une première loge à Anvers, l’*Antwerp Lodge*, qui est toujours active aujourd’hui. Les membres de la première heure venaient surtout du monde artistique. En 1910, une deuxième loge fut fondée à Anvers, la *Branche Persévérance*, dont la majorité des membres étaient anglophones. Le président-fondateur, Frans Van Halle, était lui aussi artiste-peintre. Un autre membre assez connu était le sculpteur et astrologue Alphonse Strijmans.

Après quelques années, le président fut transféré au Congo et il pria Wittemans de lui succéder à la présidence. Celui-ci a assumé cette tâche jusqu’à sa mort en 1963.

Cette branche théosophique était conçue pour les intéressés à Anvers qui ne parlaient pas le néerlandais, mais en général on se servait du néerlandais et du français. Cette branche est restée active jusqu’à la mort de Wittemans. S’il faut en croire les témoins, Persévérance était le véhicule personnel de Wittemans et de ses projets et activités. N’oublions pas qu’il avait une personnalité charismatique, une certaine présence et avant tout un réseau international très élaboré. Il avait rassemblé autour de sa personne un groupe de disciples fidèles qui le suivaient partout où il allait. Ce n’est pas rien quand on pense que pendant la plus grande partie de l’existence de Persévérance, il y avait constamment trois loges de la Société théosophique à Anvers ! D’ailleurs ces loges entretenaient une relation fraternelle et amicale. Par exemple lorsqu’au Nouvel An 1912 les locaux de la rue de la Province et de la rue des Pinçons déménagèrent vers la Place Verte, l’inauguration du nouveau local se fit par Frans Wittemans et *Armand Maclot* conjointement, bien que Wittemans était président de la Branche Persévérance et Maclot des deux autres loges, donc la Branche

³ Lettre de Wittemans à Philippe Encausse, du 23 mai 1954, avec en-tête le logo du “Conseil Spirituel Mondial”.

Olcott et la Antwerp Lodge. Les trois loges étaient donc représentées officiellement en bonne entente et fraternité.

On ne sait pas si la Branche Persévérance était active pendant la première guerre mondiale, puisque Wittemans a passé ces années auprès de la famille de sa mère au Pays-Bas. C'est pendant ce séjour qu'il a écrit son fameux livre sur les Rose-Croix⁴. Pendant la deuxième guerre mondiale, Persévérance était la seule loge théosophique de Belgique qui est restée active. En dehors des réunions usuelles, ils faisaient des méditations pour la paix.



Wittemans avec Annie Besant en visite à Anvers en 1921

Comme on a expliqué, pendant toute la durée de vie de Persévérance, il y a eu trois loges de la Société Théosophique à Anvers, mais aucune des deux autres n'avaient le même rayonnement international que celle-ci. C'était bien entendu dû à la forte personnalité de Wittemans, mais aussi grâce à sa mission d'intermédiaire et de conciliateur entre beaucoup de mouvements dits contradictoires. Il était ami personnel de *Jiddu Krishnamurti*, *Annie Besant*, *George Arundale*, *Alice Bailey*, *Curuppumullage Jinarajadasa*, *Albert Sassi* et beaucoup d'autres.

Besant et Arundale l'ont introduit dans au moins trois mouvements spirituels :

- *L'Ordre de l'Etoile d'Orient*.
- *La Fraternité des Mystères de Dieu*, qui fut fondé par les prêtres Scott, Moncrief et Pigeott.
- *L'Ordre du Temple de la Rose-Croix*, qui fut fondée par Annie Besant, Madame Russak et Mgr. Wedgwood, qui à ce moment était évêque à l'Eglise Catholique Libérale

Sous la direction de Wittemans beaucoup d'éminents personnages des différents mouvements spirituels nationaux et internationaux furent

⁴ Wittemans, Fr. : Histoire des Rose-Croix, Editions Adyar, 1925.

invités dans les loges théosophiques d'Anvers. Ainsi fut créé une espèce de subculture syncrétique autour de sa personne.

J'ose même prétendre que Wittemans a démolit une série de barrières qui existaient entre Théosophes, Rosicruciens, Maçons, le mouvement végétarien, le mouvement féministe, le mouvement ouvrier et beaucoup d'autres.



Wittemans avec le jeune Krishnamurti à Anvers



Wittemans avec Rukmini Devi fleurie à Anvers



Wittemans avec Albert Sassi en 1958

Le Rosicrucien Frans Wittemans

Je ne sais pas quels ont été les premiers pas de Wittemans dans le monde de la Rose-Croix. Le mouvement Anthroposophique de Rudolf Steiner, qui a beaucoup propagé la Rose-Croix n'était pas encore né et la culture rosicrucienne ne représenta pas grand-chose dans notre pays.

Ce que nous savons, c'est que Frans Wittemans était en contact avec Papus, qui avait la direction de la *Rose-Croix Kabbalistique* ensemble avec Barlet et Stanislas de Guaita. Il connaissait également le Sar Joséphin Péladan, fondateur de la *Rose-Croix Catholique*. On sait aussi que Péladan avait fait des conférences en Belgique et notamment à Anvers.

Nous savons aussi que Wittemans a écrit son livre sur les Rose-Croix pendant son séjour en Hollande pendant la première guerre mondiale. Le livre ne paraîtra qu'en 1919, mais rapidement il y eut des traductions en français et en anglais.

Pendant de nombreuses années Wittemans était lié d'amitié avec Hélène Van Snick, présidente de *l'Association Rosicrucienne* de la province d'Anvers. Ce mouvement avait été créé en 1909 aux Etats-Unis par *Max Heindel* (pseudonyme de Carl Louis von Grasshoff (1865-1919)). Son ami et Frère en martinisme Gustave Lambert Brahy avait également adhéré à ce mouvement après une guérison miraculeuse dans sa famille par le biais des groupes de guérison Max Heindel. Wittemans était aussi en bonne relation avec l'ordre Rosicrucien rivalisant *AMORC*, créé à New York en 1915. Il se considérait l'ami du fondateur et premier Imperator, *Harvey Spencer Lewis* (1883-1939). Je n'utilise pas à la légère le terme *rivalisant*. Il suffit de lire ce que Spencer Lewis écrit au sujet de la fraternité de Max Heindel dans son histoire de la Rose-Croix. Tout comme Wittemans, je tiens à rester totalement en dehors de cette polémique et j'espère qu'un jour ces deux mouvements se serreront la main. De nos jours je crois que leur relation est déjà beaucoup plus sympathique.

Frans Wittemans était en relation amicale avec un nombre de gens qui allaient jouer un rôle important sur la scène initiatique européenne et même mondiale. Pensons à *Jean Mallinger* (1904-1982), Sâr Elgim, de son nom initiatique. Mallinger à son tour était l'ami d'*Emile Dantine* (1884-1969). Cet érudit, archiviste de la ville de Huy, était en relation avec la majorité des dirigeants des mouvements initiatiques non-réguliers

d'Europe. Pour distinguer le profane Dantine et l'initié Dantine, il ajouta un « n » dans son nom. Son nom initiatique était comme on le sait « Sâr Hieronymus ». Il avait reçu ce préfixe de Sâr de Péladan et l'avait passé à ses Frères. Je rappelle que Péladan s'était couronné lui-même du titre de Sâr. De nos jours ce titre est accordé aux 4^e degrés de l'Ordre Pythagoricien de Mallinger.

Le 14 août 1934, la F.U.D.O.S.I. fut créée à Bruxelles par le rosicrucien Dantine, le Pythagicien Mallinger, Victor Blanchard (Martinisme et Eglise Gnostique) et quelques autres. Mallinger représentait également le Rite de Memphis-Misraïm et la Rose-Croix Universitaire. Celui qui resta dans l'ombre, mais qui eut un rôle de grandes conséquences, est Frans Wittemans. Il avait conseillé Mallinger d'impliquer Spencer Lewis dans la F.U.D.O.S.I. et le 11 janvier 1933, Mallinger contacta Spencer Lewis.

Qu'est-ce que la F.U.D.O.S.I. ?

C'est un acronyme qui signifie en long : *Federatio Universalis Dirigens Ordines Societatesque Initiationes* ou Fédération universelle des ordres et associations initiatiques. Le but était de se donner une reconnaissance mutuelle entre un nombre d'ordres et d'associations. Autrement formulé : de se reconnaître l'un l'autre comme les vraies parmi les organisations de leur mouvement respectif.

Pour l'AMORC c'était une bonne affaire, quand on pense qu'après la 2^e guerre mondiale il y avait plus de 100 dénominations rosicruciennes, dont plusieurs se disaient les "vrais" successeurs des Rose-Croix, à l'exclusion des autres !

Quelques années après, il y eut la F.U.D.O.F.S.I., pour les ordres non-admis dans la F.U.D.O.S.I.

En son temps, Papus avait déjà essayé une fédération du genre, qui n'aboutit pas.

En 1945, les membres de la F.U.D.O.S.I. décidèrent la dissolution de la fédération. Un peu plus tard la F.U.D.O.F.S.I. disparut à son tour.

Le Franc-Maçon Frans Wittemans

Wittemans était membre de la respectable loge *Marnix van Sint-Aldegonde* sous le *Grand Orient de Belgique*, toujours encore la plus grande obédience belge. Contrairement au *Grand Orient des Pays-Bas*, cette obédience est non-régulière. Il est vrai que de nos jours la régularité maçonnique devient de plus en plus floue. Nous rencontrons Wittemans aussi dans la maçonnerie mixte, où les théosophes *Annie Besant* et *Charles Webster Leadbeater* ont joué un rôle important.

Dans le *bulletin des travaux* du Suprême Conseil du Grand Orient de Belgique de 1924, nous trouvons la mention d'une note bibliographique de la main de *Goblet d'Alviella* sur l'histoire des Rose-Croix du Frère F. Wittemans, *18^e grade*.

En 1928 Wittemans fut co-fondateur de la première loge anversoise du *Droit Humain*. En ce temps cette obédience n'était pas encore athée.

Le Sénateur Frans Wittemans

Etant théosophe, martiniste et franc-maçon, Wittemans était naturellement engagé socialement et en 1910 il fut invité personnellement par le socialiste *Emile Vandervelde* à rejoindre le Parti Ouvrier Belge, fondé en 1885. En 1920, il devient sénateur. Son travail au sénat belge n'a pas laissé beaucoup de traces. Nous avons trouvé de sa main seulement un projet de loi de 1922 sur les droits de la femme mariée.

Le Professeur Frans Wittemans

Frans Wittemans était connu pour sa connaissance et son éloquence. On le demandait donc souvent comme conférencier. De plus, il était pendant des années professeur aux cours du soir de l'*Ecole supérieure du peuple Institut Emile Vandervelde*. Comme nous l'avons raconté plus haut, c'est là que *Jeanne Verrycken* fit sa connaissance. C'est grâce à l'inspiration de cette rencontre qu'elle a pu gérer sa librairie ésotérique pendant des années.

L'avocat Frans Wittemans

Wittemans n'était pas seulement juriste, mais il était inscrit au barreau d'Anvers en tant qu'avocat pratiquant. Dans ce métier aussi il suivait ses principes d'éthique. Une amie m'avait raconté qu'elle avait sollicité Wittemans pour la défendre dans un litige. Il lui avait répondu qu'il préférerait ne pas le faire, pour des raisons de principes, puisqu'il jugea que l'autre partie avait raison.

Je n'ai pas trouvé de preuve qu'il ait été juge, mais je le suppose, puisque dans une lettre, on l'appelle « *dear judge* ».

Le Réformateur du Monde Frans Wittemans

Avertissement :

Le *Congrès Spiritualiste Mondial* de Frans Wittemans, dont nous allons traiter ici, ne peut être confondu avec un autre mouvement, fondé dix ans avant : l'*Union Spirituelle Universelle*, du faux *Maha Choan "Kout Houmi Lal Singh"*, avec lequel il n'y a aucun rapport !

A la demande expresse du Dr. Annie Besant, Wittemans fonda en 1913 la *Ligue Universelle pour la Paix Universelle*. Il regretta par après que cette ligue n'ait pas pu éviter la première guerre mondiale.

Dans le même ordre d'idées le *Congrès Spiritualiste Mondial* était une initiative, basée sur la spiritualité, pour garantir une paix durable après la deuxième guerre mondiale.

Lorsqu'Hitler commença la deuxième guerre mondiale, Wittemans disait que si cinq personnes se vouaient au bien avec la même énergie qu'Hitler se vouait au mal, elles pourraient rétablir le monde. C'est sur ce principe qu'il se basa pour fonder le Congrès Spiritualiste Mondial.

Les séances d'ouverture eurent lieu dans la salle des mariages de l'hôtel de ville de Bruxelles du 10 au 13 août 1946.

Wittemans considérait ce congrès comme la continuation de l'Alliance Spirituelle, tenue à Bruxelles en 1924.

Parmi les congressistes de 1946 on retrouve :

- Mme Bellemin (Fraternité Blanche Universelle)
- Me Frans Wittemans (Eglise Protestante d'Anvers)
- Mgr John Van Ryswyck (Evêque de l'Eglise St. Pierre, Londres)
- Rabbin Berman (Synagoge de Bruxelles)
- Emile Ehlers (Ordre Martiniste)
- G. Lorhevre (Palais Mondial, Bruxelles)
- N. Barre (Institut pour l'humanisme scientifique)
- Mlle Mertens (Travailleurs pour le Christ, Bruxelles)

Parmi les orateurs, il faut mentionner :

- Rev. Faustin Marcel Boclet (Order of the Temple of Service, Londres)
- M. Creif (Président du Mouvement Soufi, Paris)
- Mme Arcangel (Fraternité Blanche Universelle)
- M. Platounoff (Association des mouvements spirituels russes en Belgique)
- Mlle de Goeyen (Société Théosophique, La Haye)
- M. Briquet (Union Spirite, Liège)
- M. Regnault (Union Spirite, Paris)

D'autres communications furent données par e.a. :

- M. Moris (Loge maçonnique Hiram, Liège)
- M. Jackman (World Congress of Faiths, Londres)
- M. Ram Linsen (Institut supérieur pour science et philosophie, Bruxelles)
- M. Raoul Willems (Philosophe, Edegem)
- M. De Vledder (Soerabaja)
- M. Armand Toussaint (Rosicrucien, Bruxelles)
- M. Jean Delville (Académie des beaux-arts, Bruxelles)

Il était encore prévu d'organiser une soirée artistique avec le danseur javanais *Kamadjojo*. Comme celui-ci était retenu à l'étranger, Marcel Hastir, théosophe et combattant de la résistance, l'a remplacé par le Javanais *Krishna Lilia*. Celui-ci n'avait pas seulement perdu toute sa famille lors de la bataille d'Arnhem, mais également tout son matériel et ses vêtements de danse. De plus, la porte de la Société Théosophique, alors rue du Commerce 51, à Bruxelles était fermée et le danseur resta bloqué

sur le trottoir ! Alors il fut décidé d'aller visiter quelques monuments en ville.

Wittemans chanta trois fois le mantra OM MANI PADME HUM et déclara que la danse était reportée au lendemain. Le mantra de Wittemans n'avait pas passée inaperçue et le lendemain, lors de l'ouverture du congrès, on lui pria de le réciter à voix haute accompagnée d'un harmonium.

La cérémonie de clôture fut tenue à la Taverne Royale de Bruxelles.

Le Congrès fut tenu sous le haut patronage des ministres Paul-Henri Spaak et Buisseret et de M. Van de Meulebroeck, bourgmestre de Bruxelles.

L. Félix Boué présenta une ébauche pour une *Charte Spirituelle pour l'Humanité, pour réaliser la paix et la prospérité dans le monde*. Après quelques adaptations la charte fut acceptée à l'unanimité par les membres du congrès.

A la demande de Frans Wittemans le congrès fut clôturé par une chaine d'union.

L'Ethicien Frans Wittemans

Tout comme d'autres théosophes comme *Ernest Nyssens*, *Jan Claessens* et le spirite *Felix Ort*, Wittemans était membre d'un mouvement de vie pure, basé sur les idées de *Lev Tolstoi*. A la demande de l'anarchiste-religieux hollandais *Lodewijk van Mierop* (1870-1930), Wittemans fonda en 1913 une division anversoise pour ce mouvement.

Ce mouvement prêchait la pureté de corps et âme, était pour l'abstinence de tabac et d'alcool. Au sein du mariage, ils considéraient l'abstinence sexuelle comme un idéal. L'égalité entre homme et femme était aussi un point important dans ce mouvement.

Au sujet de la morale sexuelle de Wittemans, une anecdote sans équivoque de 1951 : lorsque *Jeanne Verrycken* vendait dans sa librairie ésotérique des livres sur la magie sexuelle, comme celui de *Paschal Beverly Randolph*, Wittemans reçut une plainte d'une amie. Immédiatement, il écrit une lettre à Jeanne disant que : *"en tant qu'occultiste et mystique, je ne peux pas contredire cette dame, une amie depuis plus de 25 ans. La magie sexuelle est un poison très dangereux, qui peut avoir des conséquences néfastes"*

pour des dizaines d'années ou pour le restant de la vie.” Il ajouta que de nos jours, il y a de très bons livres scientifiques d'éducation sexuelle.

L'Homme de la Nature Frans Wittemans

En tant qu'homme de la nature pur-sang, Wittemans était membre des Ours Polaires, un mouvement de gens qui aiment aller nager en plein air quelle que soit la saison, même quand il gèle. Sa santé et sa vitalité étaient légendaires.

Un jour, très âgé déjà, il se fit renverser par un tram. Les amis doutaient qu'il se rétablisse encore. A l'étonnement de tous, il récupéra très vite et un de ses proches me confia : *“il doit tout de même disposer de pouvoirs spéciaux !”* Lui-même en disait : *“Il devront m'abattre pour me tuer !”*

Pendant l'interbellum, il y avait dans le nord de l'Europe un mouvement un peu romantique de naturisme et de retour à la nature. Pour ces gens-là le corps était le temple de l'âme, ce que je ne veux pas nier. Un temple qui, selon eux, devrait être en contact direct avec les éléments de la nature, donc l'air, l'eau, etc. D'autres ont rejoint le naturisme uniquement par non-conformisme, donc on rencontra pas mal d'anarchistes dans ce mouvement. Pensons par exemple à la communauté *Monte Verita* dans le nord de l'Italie.

Pour Wittemans il s'agissait du retour à la nature et à la vie naturelle. Entre amis, ils se rendaient régulièrement dans les bois au nord d'Anvers, où ils allèrent se promener en toute nudité corporelle. En ces temps-là, ceci n'était pas évident et pour éviter des problèmes, ils avaient enchaîné un grand coffre à un arbre en pleine forêt. Lorsqu'ils arrivèrent, ils se déshabillaient et allaient se promener en groupe. Mais un jour, le coffre fut cambriolé et tous les vêtements volés. Je ne sais comment ils sont rentrés en ville. Il n'y avait pas encore de téléphone portable à l'époque...

L'Ecrivain Frans Wittemans

En français, il ne nous a laissé que quelques livres et brochures. Le reste de son œuvre fut écrite en néerlandais.

Je ne mentionne que ce qui fut publié en français :

- L'Histoire des Rose-Croix
- Histoire de la Conférence du Jeune Barreau depuis 1870 à 1899
- Histoire du Barreaux d'Anvers depuis le Décret du 14 décembre 1810
- Marnix de Ste-Aldegonde : Ministre de Guillaume d'Orange
- Les Jésuites, leur organisation et leur histoire
- Maran Atha
- Beaucoup d'articles, dont nous en reproduisons trois sur le symbolisme en fin de celui-ci. Wittemans en publia en français dans *L'Initiation*, *La Revue Spirite*, *Le Symbolisme*, *Pro Humanitate*, mais surtout dans *Art et Vie* et dans *La Vie Nouvelle*. A la fin de cet article, nous reproduisons trois articles assez rares de Frans Wittemans, de 1950 sur *La valeur du symbolisme* : 1. *La Croix*, 2. *Le Pentagramme*, 3. *L'Hexagramme*.

Le Poète Frans Wittemans

Ici également la majorité fut écrite en néerlandais.

On retrouve dans ses poèmes des odes à la nature, plusieurs pour Krishnamurti et ses disciples, des sujets théosophiques et philosophiques, la musique, les anges, le principe christique dans chaque homme, etc.

J'ai, dans mes archives, plusieurs poèmes jamais publiés, dont tout de même quelques-uns en français.

A titre d'exemple, j'en reproduis un ici, qu'il écrit *pour lui-même* en 1937, sans prétention artistique, juste un élan de l'âme.

Pour comprendre ce poème, il faut le situer dans le nombre de poèmes qu'il écrivit en néerlandais au sujet de Krishnamurti, avant et après 1929. Nous savons que l'été de 1929, au camp d'Ommen, Krishnamurti a dissout l'Ordre de l'Etoile d'Orient, organisation que Leadbeater et Besant avaient fondé pour lui, pour la propagande autour de la mission de Krishnamurti en tant que messie. Les amis et disciples de Wittemans le suivirent dans la voie de Krishnamurti. Jusqu'en 1929, il n'y avait pas de problème, mais après la dissolution de l'ordre de l'Etoile, il y eut une scission parmi les théosophes et les Krishnamurtiens. Les uns le suivirent en tant que libéré,

ne faisant plus partie de l'ancienne mission. Les autres ne pouvaient plus croire en lui et le laissèrent tomber.

Wittemans resta fidèle à l'ancien et au nouveau Krisnamurti. Mais il vit ses amis se disperser. Dans un des poèmes dont je dispose, il fait le tour de ses amis, l'un devint adepte de l'Antoinisme, l'autre abandonna la spiritualité, un autre s'adonna au spiritisme, etc. Lui-même, ici, se repense et se recrée.

*Tu vas, Frans, te retremper dans la bataille,
Montre toi, résolument, un lutteur de taille,
Tu n'as pris aucune part cette année,
A Ommen dans la Krishnamurtienne mêlée ;*

*Mais tu as fixé ta pensée sur l'enseignement
Qui y est donné, d'un esprit si puissant.
Tu as saisi la profondeur de cette vérité essentielle
Qu'avec le moi, la vie cesse d'être belle.*

*N'arrête plus ton regard sur ton propre distributeur.
Mais dirige le sur le divin grand Moteur.
Voit comme il fait pousser une gracieuse fougère,
Dans quelque creux d'un rocher, toute fière,*

*Comme il soutire l'eau du sol, et la fait monter
Dans les baies d'une humble ronce pour te désaltérer.
Il donne à tous les êtres incommensurable Transformateur
Ce qui doit suivant sa loi faire leur bonheur.*

Remouchamps, le 11 août 1937



Wittemans (à gauche) et sa famille

Conclusion

Pour beaucoup de gens, Frans Wittemans était l'auteur d'un livre sur les Rose-Croix, devenu classique.

J'ai essayé – à travers ses amis et disciples – de montrer d'autres aspects de ce grand homme. Puissent ces souvenirs l'accompagner dans la mémoire collective.

Christian Vandekerkhove, année Frans Wittemans 2022



W. H.

*A mon cher Maître F. Wittemans
Respectueusement
Willy Houben*

Wittemans dans son bureau, rue Haringrode en 1933



Wittemans et ses amis. A gauche Raoul Willems. Au centre au berret Wittemans à côté de Willy Houben au chapeau (ex-archivo Christian Vandekerkhove)

LA VALEUR DU SYMBOLISME

par Frans Wittemans

TROIS ARTICLES DE 1950

1. La Croix

Qu'est-ce que le Symbolisme ? C'est le rappel des faits ou l'expression des religions par l'emploi de signes, qui ont une valeur propre par l'idée qu'ils représentent. A proprement parler tout objet extérieur peut servir au symbolisme comme étant l'extériorisation d'un concept intérieur.

Dans la vie publique, nous employons constamment le symbolisme en dehors des religions, où il trouve son emploi dans les drapeaux nationaux, dans l'habillement et les ornements qui les accompagnent. Mais c'est surtout le visage, toute la présentation extérieure de l'être, même chez les animaux et les plantes, qui sont d'une signification prédominante au point de vue symbolique de notre caractère et de notre degré dans l'évolution de la vie.

Mais parlons spécialement de la signification de la Croix. Tout d'abord l'intersection de la ligne verticale et de la ligne horizontale est le symbole de la descente de l'esprit dans la matière. Comme tel, les Anciens l'employaient déjà. Chez les Egyptiens, la partie supérieure formait un cercle, signifiant que les forces supérieures et les forces inférieures étaient entièrement symbolisées chez les Initiés ; aussi voyons-nous ceux-ci sur les dessins ornant les temples égyptiens porteurs de pareilles croix, appelée *ansée*. Cette forme de Croix fut utilisée dans *l'Ordre du Temple de*

la Rose-Croix, qui fut créé en 1913 par Mme Besant, Mme Russek et Mgr Wedgwood, pour créer des Chevaliers du Christ.

En Orient, l'usage de la *Svastica* ou de la *Croix cramponnée* remonte à une haute antiquité. Son dessin représente la rotation ou le mouvement universel, encore la création d'un monde. En 1027 av. J.C., écrit Mme Blavatsky dans le « Dictionnaire Théosophique », Fohi créa l'Ordre de la Fraternité de la *Croix Mystique* et l'introduisit en Chine. Elle ajoute que cette croix est le diagramme le plus mystique et ésotérique.

Les Hindous connaissaient aussi les *ramanthalas*, c'est-à-dire des morceaux de bois qui, frictionnés en forme de croix, produisaient le feu.

Les Germains avaient aussi un symbole plus ou moins en forme de croix, le *marteau de Thor*, repris par le symbolisme de puissance du Nazisme, comme celui de la *Svastica* mais dont les branches gammées sont dans la direction inverse de la Svastica des Hindous. Le marteau de Thor se trouve dans la lettre T et le Tau des Hébreux. C'est en cette croix incomplète, autour de laquelle un serpent s'enroulait, que se changea la verge de Moïse, au commandement de l'Eternel (Exode, IV,3).

Au commencement du Christianisme, les Chrétiens n'employaient pas la croix comme leur symbole, car aux yeux des païens c'était un signe d'infamie que de mourir sur une croix ; aussi le crucifix est-il encore mal vu en Orient par les non-chrétiens. Leur signe spécial était le poisson, en grec *Ichtus*, symbole de Chrestos. Ce n'est que dans la suite qu'ils adoptèrent la croix, comme celui du sacrifice sublime de l'Homme-Dieu, qui était venu sauver le monde. Dès lors c'est en multiples formes qu'ils l'utilisèrent. La *croix de Saint André*, oblique, représente la façon dont ce disciple de Jésus fut martyrisé. La *croix latine*, le signe de la croix du Golgotha, ne fut pas reprise lorsque l'Eglise grecque se détacha de Rome sans doute pour s'en distinguer ; la *croix grecque* à branches égales a une portée plutôt cosmique, philosophique.

Les Croisés ne prirent comme distinctif ni l'une ni l'autre, mais imaginèrent la *croix potencée*, formée de quatre petites taus d'égale grandeur, ou bien la *croix de Malte*, aussi à quatre branches égales mais évasées. Une autre variation de la *croix des Croisés* est la croix avec *branches à deux piques* ; celles-ci sont-elles le symbole de combat et la croix évasée de Malte est-elle celui de l'extension du Christianisme ?

Dans l'Eglise Catholique, la croix a pris de multiples formes, tandis que le culte protestant n'a adopté que la croix latine simple. C'est que la première veut exprimer la religion par des manifestations de beauté et exalter les âmes par des images extérieures ; la Réforme, par réaction contre les exagérations qui en résultèrent, fit appel au seul culte intérieur, tout comme l'Islam, qui défend la représentation de n'importe quelle créature divine, car Dieu est trop saint pour être représenté. Nous trouvons ainsi dans l'Eglise Romaine la *croix latine fleurie*, la *croix tréflée*, la *croix gothique*, la *croix festonnée*. La croix de Saint André, en honneur de qui Philippe-le-Bon créa en 1431 à Bruges l'Ordre de la Toison d'Or, fut reprise comme symbole dans cet ordre, sous forme des deux branches noueuses croisées, qui devinrent la *croix de Bourgogne*, se retrouvant encore sur maintes maisons de ville.

Il y a ensuite la *croix de Lorraine*, formée de la croix grecque posée sur le Tau ; la *croix des évêques* et celle des *archevêques*, croix latine à deux ou trois branches transversales ; enfin la *croix papale*, composée dans la partie supérieure de la croix grecque et dans la partie inférieure de la croix latine, séparées par une large ligne horizontale.

La croix chrétienne, ayant au milieu une rose, a été prise comme symbole par les *Rose-Croix*, secte philosophique et hermétique fondée par Christian Rosencreutz vers 1378, pour signifier que le sacrifice du chrétien lui fait donner la beauté de la vie. La rose avec ses multiples pétales cachant le calice est de plus l'emblème du mystère divin de la Vie. La Franc-Maçonnerie a pris ce symbole au XVIIIe degré du Rite Ecossais, auquel le sacrifice de Jésus est remémoré en même temps que l'enseignement des Rose-Croix.

A côté de l'ancien Ordre des Rose-Croix, qui a continué à vivre mais d'une façon ignorée des profanes, ont surgi de nouveaux groupements greffés plus ou moins sur la société mère : la *Fraternité Rosicrucienne*, fondée par Max Heindel vers 1910 à Oceanside (Californie), qui a comme symbole la croix latine blanche, de forme tréflée, portant au milieu une couronne de sept roses rouges autour d'une blanche, le tout sur un fond doré, formé par le Pentagramme. L'*Ancient and Mystical Order of Rosicrucians* (AMORC), formé en 1915 par le Dr. Spencer Lewis, ayant actuellement son siège à San-José (aussi en Californie), dont le symbole est assez compliqué : au centre de la croix latine, une plus petite, noire, ayant au milieu une grande rose rouge ; les branches de la croix se terminent par une croix de forme grecque, dont les extrémités ont cinq côtes, ayant dans

le milieu une seconde petite croix rectangulaire avec ornements cruciformes intérieurs.

La Croix a un pouvoir exorcisant puissant. Elle nous accompagne depuis le Baptême jusqu'au rites des funérailles. Sous son élévation, des millions et des millions de païens sont venus à la Foi rédemptrice. Le Seigneur l'a fait apparaître dans le ciel en 312 à l'empereur Constantin le Grand avec ces mots : « In hoc signo vinces » lorsqu'il alla combattre sous les murs de Rome son compétiteur à la couronne impériale Maxence.

La Croix est ainsi l'image essentielle du Christianisme luttant sans cesse pour que la Royauté du Christ puisse devenir un jour une réalité vivante ; jusqu'ici nos imperfections et nos reniements de la vraie parole de son Fondateur n'en ont été souvent que de sanglantes défigurations.

Et je vois paraître à mes yeux spirituels le Christ lui-même, non plus crucifié sur la croix, mais cependant en forme de croix, les mains étendues, ouvrant les bras vers la pauvre humanité, nous disant encore : « Venez à moi, vous qui êtes fatigués et affligés, je vous consolerais ».

Heureusement, l'Eglise Romaine tend à cesser de nous représenter un Christ mort, au visage douloureux et tombant, pour nous montrer plein de mansuétude et de compassion, tel que Torwaldsen le sculpta de manière si saisissante.

Mais je vois le Seigneur aussi en forme de croix, ayant la face tournée vers les portes des Cieux, aux couleurs de l'arc-en-ciel, allant au-devant d'une lumière se projetant en des rayons puissants autour de lui. Il est là, symbolisant son sacrifice immense et millénaire, se trouvant sur la marche inférieure de la route menant au Ciel, dont il ouvre pour nous, l'entrée. Il est là, plaidant notre cause devant le Trône de son Père, car il veut que toutes ses brebis soient sauvées. Ses bras étendus projettent l'ombre de la Croix qu'il forme ainsi sur le monde ici-bas...

2. Le Pentagramme

Invocation

Tu es après la Croix notre symbole le plus cher et d'une portée universelle, car tu es au-dessus de toute religion, comme un appel venant du fond des Cieux vers tous les humains pour qu'ils élèvent leur âme vers le suprême. N'es-tu pas l'image de l'homme, les pieds posés sur terre, les bras étendus et la tête bien droite vers le Très-Haut ?

Tu fais penser aux myriades d'étoiles brillant au firmament, comme autant de manifestations de la puissance infinie de CE qui n'a pas de nom, du CELA qui EST, mais qui fait penser à un Architecte Sublime des mondes et des êtres limités.

Tu es ainsi pour nous l'image autant du Macrocosme que du microcosme, dans lesquels se perdent nos pensées et réflexions profondes, telles que les rayons de lumière se perdant dans l'infini.

Mais tu es aussi l'Etoile de l'Espérance et du Salut, nous montrant la fin glorieuse de la route que nous avons à parcourir ici-bas au milieu des pires épreuves et tourments.

O Etoile, rayonnante de feux éclatants, nous venant de lieux inimaginablement éloignés de millions, peut-être de milliards d'années de lumière, comme tu nous fais sortir de notre petitesse, de notre minuscule dimension, pour nous faire espérer que dans un avenir encore éloigné, mais absolument certain, nous pourrions tout au moins percevoir en notre âme la grandeur, pleine de gloire, de beauté ineffable et de majesté divine de ce Cosmos, dont nous sommes nous-mêmes une partie intégrante, porteurs encore inconscients des plus hauts pouvoirs.

Oui, tu es le signe de notre Espérance et de notre Foi ardente, car c'est aussi Toi qui es apparue au ciel guidant les Rois mages, les grands Initiés, venus saluer à sa naissance notre Sauveur, la Lumière du Monde.

Et tu apparais aussi au-dessus de la tête bénie du Roi des Rois, du Maître des Maîtres, quand dans la Communion des Saints un nouvel Initié aux Mystères sacrés reçoit Sa bénédiction et Son sourire de Gloire et de Béatitude ineffable.

Tu nous es infiniment chère, parce que quand dans cette prison de chair, au milieu des fers qui nous enchaînent sur cette terre de privation des gloires célestes, notre âme s'élève désespérément vers les cieux, sa véritable patrie, une lumière étoilée rayonne aussi au-dessus de notre tête. Nous sentons alors profondément au-dessus de nous-mêmes que le vieil homme est mort, que nous sommes devenus le fils de Dieu reconnu dans les hauts lieux, le nouvel Adam, qui a déjà trouvé le paradis en son cœur, et désormais, comme le Christ, un avec le Père...

Tu es ainsi l'image sublime de la Magie suprême, conférant tous les pouvoirs, révélée à celui qui a percé les Mystères de la Vie, pour lequel le Voile du Temple s'est écarté et qui a retrouvé la Parole Perdue, étant celle de l'Amour divin, de l'Unité de tous les êtres. Le Mage, rentré en lui-même, clame le Mot sacré et le répand dans l'Univers, afin que ceux qui marchent dans les ténèbres de la mort deviennent des Enfants de la Lumière !

Combien de pensées Tu nous fais découvrir, ô Etoile Flamboyante, dans notre temple intérieur, perdues depuis des âges sans nombre en cette humanité qui a perdu le souvenir de l'Age d'or ! Tels des rayons de soleil qui se répandent dans le champ illimité et ténébreux du Cosmos, captés par ceux qui en saisissent la sublime portée, le langage divin.

Tu nous fais comprendre que lorsque nous, humbles habitants de cette minuscule planète, serons devenus dans un avenir bien lointain, à notre tour de grands Pantacles, créateurs de la Vie et de la Forme, à nos regards étonnés se révélera la multiplicité infinie et la grandeur encore insoupçonnée de l'ETRE.

Mais dès maintenant nous pouvons déjà nous délecter dans la contemplation de cette infinité de lampadaires célestes, éclairant la route de l'espace sans bornes, tous porteurs du Feu-Lumière, qui est la plus haute manifestation extérieure de l'ETRE unique, DIEU. Et ce Feu-Lumière existe au fond de nous-mêmes, nous donnant cette étincelle de l'Esprit, allumant la Flamme de notre cœur, et présente dans le Feu Créateur, se développant depuis nos centres de vie les plus bas, jusqu'à l'éclosion de l'Homme-Dieu dans la conscience unie au Suprême. C'est du Saint-Esprit et de Feu que nous sommes baptisés par le Christ.

O Feu, vénéré par les anciens sous le nom d'Agni, qui rayonne de l'Etoile Sacrée, tu réchauffes nos foyers domestiques ; tu es le centre caché de toute vie, le germe en puissance de toute énergie, grâce à laquelle la

matière peut être transformée pour nos besoins, nous reconnaissons ton éclat mystérieux et divin.

Etoile brillante, Astre symbolique de l'Orient, je termine ce chant poétique et ardent comme Toi-même, en rendant mon pieux hommage, mon respect le plus profond, au Mystère Glorieux qui se cache derrière tes divers symboles.

3. L'Hexagramme

Si la Croix est le symbole, réduit à sa plus simple expression, celui du Sacrifice et de la Foi, le Pentagramme celui de l'Espérance et de la Lumière, l'Hexagramme, lui, peut être considéré comme celui de la Théurgie.

C'est que ce signe, à l'inverse des premiers, qui sont en somme simples, le second peut même s'écrire d'un seul trait, est compliqué. Il contient une opposition, une clé hermétique, et son explication nécessite de longs développements occultes. Aussi Mme Blavatsky y consacre-t-elle, dans sa « Doctrine Secrète », de nombreux commentaires, que nous résumerons plus loin.

Mais revenons d'abord à la signification des symboles en général. Que sont-ils au fond ? Ce sont des signes de force, projetés suivant la pensée dominante du moment par le mental, qui cherche à s'exprimer pour nous donner un point d'appui sur la route de la vie, au milieu des épreuves qui nous assaillent, ou pour souligner un moment d'élévation, de conquête spirituelle, d'orientation vers l'Idéal. Sans doute l'âme doit-elle être suffisamment évoluée pour que le besoin se fasse sentir en-elle de prendre son recours aux forces cosmiques qui, elles, suivent des formes symboliques dans la création. Voyez les formes-types des fleurs, cruciféracées, pentafoliées ou en multiples de ces divisions ; voyez les flocons de neige en lignes rayonnantes d'une parfaite symétrie ; voyez le symbolisme parfait du visage humain.

L'homme, qui a compris et voit la beauté parfaite de la création, établit l'ordre en lui-même et le réalise autour de lui. Ses pensées et ses actions veulent être parfaits, ses gestes et son écriture, surtout sa signature, doivent être harmonieux. Méditant sur les épreuves de la vie et puisant aux sources profondes de l'être, sa main tracera tout naturellement des signes cosmiques, qui renforcent son énergie, lui donneront de la joie et même de l'exaltation. Il comprend avoir achevé par là un travail sacré, qui peut illuminer tout le restant de sa vie. A cet effet, il fait toutefois aussi usage d'autres symboles que ceux indiqués ci-dessus, notamment du cercle, du triangle, du carré, de rayons, du point, du cœur, de la force ovoïde ou aurique, etc. Chaque étudiant se compose ainsi ses symboles préférés en rapport avec son développement. Les formes utilisées peuvent varier à l'infini.

Les Francs-Maçons et surtout les Rose-Croix dans le passé, ont utilisé le symbolisme pour donner une initiation progressive. L'ouvrage devenu rarissime « Geheime Figuren der Rosenkreutser aus dem 16ten und 17ten Jahrhundert » (Altona, 1785) contient plus de cent symboles, tous d'un enseignement profond, parmi lesquels nous trouvons le soleil, la lune, l'agneau, la rose, le livre à sept sceaux, la double croix, le double aigle, le globe, la couronne, la tête ailée, le glaive, la balance, la flamme, la tête de mort, les douze signes du zodiaque, les quatre éléments, les formes symboliques des animaux, etc. Les symboles sont depuis toujours utilisés sur nos monnaies, etc.

Venons-en maintenant à la signification de l'hexagramme. Si toutefois, nous avons cru devoir entrer dans ces explications préliminaires, c'est précisément pour mieux la faire comprendre.

On l'appelle communément le Sceau de Salomon. Mme Blavatsky, désignée souvent par les initiales H.P.B., écrit toutefois que son nom réel est le Sceau de David, employé par les Hébreux, tandis que le premier terme était utilisé par les Esséniens.

Les deux triangles représentent de multiples choses : l'opposition des forces élévatrices et des forces inférieures, des hiérarchies célestes et terrestres, du bien et du mal.

H.P.B. dit que les Hindous employaient déjà ce symbolisme ; le triangle avec la pointe dirigée vers le haut représente Shiva, le principe du feu, et celui dirigé vers le bas, Vishnou, l'élément de l'eau. En mettant un point au milieu, ajouté de six pointes, l'on obtient le nombre sept, ce Septénaire sacré des divers plans de la Nature, qui ajouté à celui des trois côtés des triangles, forme le nombre dix, celui du cosmos.

Le cercle est divisé en $6 \times 6 \times 10 = 360$ degrés. La minute se compose de $6 \times 10 = 60$ secondes et l'heure de 6×10 minutes. 6 est ainsi le chiffre de l'harmonie dans le temps.

La Société Théosophique a pris le Sceau de David comme symbole. Les deux triangles entrelacés, de couleurs différentes, signifiant qu'ici-bas le bien et le mal, l'homme-Dieu et l'homme-Lucifer, sont étroitement liés. Au milieu est placé le tau égyptien, une autre forme de la croix, dont la partie supérieure, un cercle, symbolise l'harmonie parfaite des forces divines et des forces terrestres chez l'initié. Le symbole se complète par un serpent,

qui se mord la queue, signe de l'éternité, de la loi des réincarnations. Au-dessous du triangle supérieur et au milieu de la pointe de la queue du serpent, figure un petit cercle dans lequel se trouve la Svastica, symbole de la roue initiatrice du mouvement de la Création. Au-dessus de tout est inscrit le mot sacré OM. Tout autour de ce puissant symbolisme se trouve l'inscription : « Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité. »

La Svastica fut renversée par Hitler, posée en équilibre instable sur une pointe et employée comme symbole tout puissant du Nazisme. Telle en fut la force, savamment exploitée par lui, qu'elle conduisit toute une nation à la ruée sur l'Europe.

Le Sceau de David fut mis par le peuple d'Israël sur le drapeau de son indépendance et le mena à la victoire sur tous ses adversaires.

O homme, ouvre-toi à la Réalité. Développe la conscience de la divinité intérieure, et sur ton front paraîtra le signe glorieux de ta Rédemption. Ta lumière cachée resplendira au-dessus de ta tête et rayonnement étoilé. « Tunc rumpet quasi lumen tuum et civitas tua citius orientur » Ta lumière poindra comme l'aurore et ta justice marchera devant toi (phrase tirée de l'inscription de ancien orphelinat pour filles, construit par Van Schoonbeke au XVIe siècle, situé à Anvers.

Frans Wittemans, 1950

CENTENAIRE DU DECES DE S.U.ZANNE,

ami de Papus et protégé de Jean Bricaud

Chers amis,

Nous tenons à vous rappeler que la commémoration annuelle de **S.U.Zanne** au cimetière de Flacé à Mâcon aura lieu le Dimanche des Rameaux, le 2 avril 2023 à 17h.

Pour ce centenaire nous comptons sur tous les disciples et amis de S.U.Zanne en plus des participants annuels.

Les Amis de S.U.Zanne



LA FOI DANS L'ŒUVRE DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT- MARTIN

par Gilles Cervo

Parler de la foi dans l'œuvre de Saint-Martin, c'est, dès l'abord, définir le « Philosophe Inconnu » comme : un homme de Foi. Cette affirmation semble être une évidence. Pourtant, nous allons voir que la foi qui anime toute la vie de Saint-Martin ne se limite pas à la foi du commun. Car en effet dans son époque - mais pas seulement - avoir la foi est, bien souvent, synonyme d'acceptation pure et simple du corpus doctrinal de telle ou telle confession. Saint-Martin ne rejette pas les doctrines confessionnelles. Il se place, non pas contre, non pas en dehors, mais nous dirions : en amont des formulations ecclésiales devenues objets de dogmes, réputées être incontestables. Ainsi, Saint-Martin ne s'oppose pas. Il construit une œuvre destinée à éclairer et à rassembler les chrétiens, de quelque confession qu'ils soient. C'est pour lui une chose naturelle, car la foi qu'il professe, c'est la foi en l'unique médiateur, celui qu'il nommera le « divin Réparateur ». De là découle une parfaite liberté qui, reconnaissons-le, n'aurait certainement pas pu s'exprimer aussi librement quelques siècles auparavant. Mais ses écrits, ses propos, possèdent une qualité éminente : ils sont reconnus comme vrais, par l'homme qui reconnaît le Christ comme Verbe de Dieu, s'étant incarné pour venir en notre monde rappeler l'homme à sa vocation. Dès lors que nous partageons cette foi première dans le Christ Jésus, les écrits de Saint-Martin nous parlent directement. Ils ont la même pertinence, la même force, pour le lecteur de notre 21^{ème} siècle, qu'ils en avaient pour celui du 18^{ème} siècle. C'est ainsi qu'ils peuvent être qualifiés de « justes » et reconnus comme tels par tout homme qui s'ouvre au mystère de la rédemption, quelle que soit l'église à laquelle il se réfère, et même s'il ne se réfère à aucune église constituée. La seule nécessité, répétons-le, étant de croire à la divinité du Christ et à son œuvre de rédemption.

Alors, pour le cherchant honnête et libre, s'ouvrent toutes grandes les portes de l'œuvre de Saint-Martin. Mais cette ouverture ne constitue que la possibilité qui nous est donnée d'accéder à la compréhension d'un texte qui peut parfois s'avérer d'un abord difficile. Il appartient donc à chacun de travailler à percevoir l'esprit porté par la lettre du texte. Certes, cela peut demander un effort. Mais alors, peu à peu, des pans entiers s'éclairent, et la pensée de Saint-Martin nous pénètre pour nous révéler la richesse qu'elle recèle.

Parvenu à ce point, il n'est pas inutile de rappeler que lorsque l'on évoque « l'œuvre de Saint-Martin », cette « œuvre » concerne certes ses écrits, qui nous intéressent ici. Mais, on peut considérer qu'elle comprend également l'enseignement direct qu'il diffusa auprès de ses proches. Et l'on sait que cet enseignement influença nombre de ses contemporains, bien au-delà de son cercle d'intimes. Ainsi, l'on constate que toute la vie du Philosophe Inconnu fut orientée vers un enseignement essentiel, qu'il poursuivit jusqu'à la fin de son existence. Et, cet enseignement s'enracine dans la foi. Foi en Dieu, mais également foi en l'homme, en tant que celui-ci est une émanation de Dieu.

« Dieu et l'homme sont des êtres vrais qui peuvent se connaître dans la même lumière et s'aimer dans le même amour » (Ecce Homo).

Cet ouvrage (Ecce Homo) fut écrit pour la duchesse de Bourbon, dont il déplorait l'attrait trop accentué pour le merveilleux, et qu'il souhaitait ramener vers une spiritualité plus authentique. De fait, c'est peut-être le livre de Saint-Martin qui, en peu de pages, expose le plus clairement la foi dont il est porteur, et qu'il souhaite transmettre. « Si l'homme est une pensée du Dieu des êtres, nous ne pouvons nous lire que dans Dieu lui-même et nous comprendre que dans sa propre splendeur » nous dit-il. Et le philosophe inconnu dresse le portrait de l'homme originel ; puis celui de l'homme actuel ; et de celui qu'il pourrait être, malgré sa dégradation, s'il se rattachait à son Principe. « L'homme paraissant placé sous l'aspect de la divinité même s'annonce assez comme destiné à la réfléchir directement » (Ecce Homo). Mais sa vision est sans faiblesse quant à l'état réel ou nous sommes. Il brosse alors, à notre destination, la situation qui est celle de l'homme de ce plan terrestre, cédant trop facilement aux insinuations des forces ténébreuses, car incapable de discerner l'action de ces forces qui corrompent sa nature.

Saint-Martin dénonce alors les artifices derrière lesquels le mal se dissimule pour mieux nous tromper. Les ministres du culte ne sont pas oubliés, qu'il accuse de servir indirectement le mal, en occultant la situation réelle de l'homme. Répétons-le, la foi de notre Maître Vénérable est, en premier lieu, la foi en l'Unique médiateur (en ce sens, elle est très catholique). Il ne cesse d'affirmer que c'est la seule voie qui puisse nous permettre de sortir de notre état actuel, pour cheminer véritablement vers la réintégration, objet ultime de l'œuvre qu'il nous faut entreprendre si nous voulons répondre à notre Devoir. Ici, remarquons que, bien loin d'un dolorisme que certains de ses textes pourraient alimenter si nous les lisions trop superficiellement, la foi de Saint-Martin est également : la foi en l'homme. « L'homme peut n'être plus ce qu'il a été, mais il peut toujours sentir ce qu'il devrait être » (Ecce Homo). Cet homme, s'il convient de lui brosser le tableau réel de l'état qui est le sien aujourd'hui, c'est afin qu'il retrouve l'être qu'il est en vérité, l'être qu'il est de toute éternité. Alors, ayant retrouvé « l'homme Réel », « l'homme de la réalité » pourra entreprendre une démarche d'expiation qui le conduira à la réconciliation, et lui ouvrira la Voie divine vers la réintégration en son état glorieux. En langage martiniste on parlera de : « l'homme du torrent » qui réveillant le germe éternel qui sommeille en son cœur, deviendra cet « homme de désir » qui cheminera vers « le nouvel homme », véritable recreation d'un homme vrai, en marche vers la réconciliation.

« Hommes, mes frères, si vous pouvez ainsi lire dans ce Réparateur l'histoire universelle de l'homme, quel autre agent peut donc désormais vous rien apprendre ? Ou pouvez-vous puiser quelque instruction que cette source ne vous ait pas présentée ? » (Ecce Homo).

Par sa conception même - 301 « Chants » ; cours propos qui nous invitent à de fertiles méditations - « L'homme de désir » est l'ouvrage de Saint-Martin qui nous fait pénétrer dans la profondeur de la foi qu'il exprime en toute son œuvre. Rappelons simplement cet extrait du dernier Chant (301) : « Légers observateurs, mes tableaux ne paraîtront pas dignes de vos regards. Je n'ai point séparé comme vous de mes méditations, l'être puissant par qui tout existe. C'est en l'excluant que vous avez prétendu nous faire connaître la vérité. Il l'est lui-même cette vérité. Que dis-je, il l'est lui seul ».

Ce propos nous rappelle le premier livre écrit par notre Maître : « Des Erreurs et de la Vérité », ouvrage dans lequel transparait le formidable enseignement de Martines de Pasqually, premier maître du Philosophe

Inconnu. Mais, ouvrage où Saint-Martin met également en lumière les erreurs dues à un rationalisme détaché de toute spiritualité. « Telle est la marche qu'ils ont suivie ; c'est-à-dire qu'ils n'ont presque jamais porté leur vue au-delà du sensible ; or, cette faculté sensible étant bornée, et privée du pouvoir nécessaire pour se diriger elle-même, ne présentera jamais que des preuves réitérées de variété, de dépendance et d'incertitude » (Des Erreurs et de la Vérité).

Puisque nous parlions du premier livre de Saint-Martin, c'est le moment d'éclairer l'évolution que nous constatons à la lecture de ses ouvrages. Nous l'avons dit, le premier ouvrage « Des Erreurs et de la Vérité » est tout imprégné de l'enseignement de son Maître : Martines de Pasqually. Il en est de même du deuxième ouvrage, publié en 1782 « Le Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers ». Ici, la doctrine Martinésiste est pleinement présente. En évoquant le « culte primitif », Saint-Martin nous dit : « L'oubli de ce culte ayant été le premier pas que fit l'homme en s'éloignant de son Principe, sa seule ressource fut dans ces agents purs, jadis ses ministres, maintenant ses maîtres, ces agents liés au temps comme lui, mais non pas renfermés comme lui dans les entraves d'un corps grossier et corruptible ». Suit une étude, fidèle à l'angéologie « coën », des différentes classes d'esprits, intermédiaires entre l'homme dégradé et la divinité. Mais toujours est réaffirmée la spécificité de l'homme originel. Spécificité parfaitement chrétienne et traditionnelle, qui structure la pensée de Saint-Martin, et de son premier Maître : « L'homme ne doit plus douter qu'il n'avait reçu l'existence que pour être le témoignage vivant de la lumière et le signe de la Divinité ».

Avec « le Nouvel Homme », ouvrage qu'il publia en 1795, se révèle une certaine prise de distance avec l'Ordre des Elus Coëns. On sait que depuis quelques années, Saint-Martin s'était éloigné de la pratique théurgique. De cette voie dite « externe » qu'il avait vainement tenté de réformer au sein des temples Coëns, en prônant une voie plus intérieure, une voie épurée des pratiques qu'il jugeait inutiles voire dangereuses. Cependant, jamais il ne reniera l'enseignement fondamental de Martines de Pasqually dont il gardera et enseignera toujours la cosmogonie si éclairante. Il le considérera toujours comme son Maître. Mais, la découverte des écrits de Jacob Boehm, le confortera dans la Voie qu'il suivait depuis plusieurs années ; Voie intérieure, Voie du cœur, plus en accord avec sa sensibilité profonde et, disons-le, avec sa foi.

Dans son ouvrage, la naissance de ce « nouvel homme » est clairement décrite. Il y exprime le développement d'une ontologie qu'il a toujours enseignée. Il nous dit : « Car ce nouvel homme ne doit être autre chose pour nous que le développement et la manifestation de ce qu'était l'homme primitif, avant que les suites du crime l'eussent englouti dans sa ténébreuse prison ».

Dans la doctrine professée en ce livre, répétons-le, rien de fondamentalement contraire à la doctrine « Coën ». Pas plus d'ailleurs, qu'il n'y a de réelles incohérences avec la foi chrétienne la plus authentique. Car, ce qui pouvait paraître tel dans l'enseignement des Elus Coëns se trouve être estompé dans cet ouvrage du Philosophe Inconnu. C'est ici le fruit de son évolution personnelle, confortée par la philosophie de celui qu'il considère désormais comme son second Maître : Jacob Boehm. « Oui, Seigneur, c'est en prononçant votre nom sur l'homme de désir que vous renouvez tout son être, et c'est en prononçant votre nom sur lui que vous le rendez de nouveau votre image, votre ressemblance et votre propriété... ».

Ainsi, on peut dire que la rédaction du « Nouvel Homme » marque un retour de Saint-Martin vers une foi chrétienne plus orthodoxe. Foi qui ne l'avait jamais quittée, mais dont l'expression est désormais plus conforme à l'enseignement chrétien.

La brièveté imposée à ce travail, nous oblige à un survol plus que succinct des écrits de Saint-Martin. Le sujet de « la Foi dans son œuvre » mériterait à lui seul une étude. Car, on l'aura compris, la foi irrigue l'ensemble de sa production littéraire. Production qui n'existe que pour exprimer la foi dont son auteur était illuminé. Aussi convient-il d'évoquer maintenant son dernier livre « Le Ministère de l'Homme-Esprit », publié en 1802. L'influence de Jacob Boehm est ici encore plus prégnante. « Prends confiance en celui qui te guide ; et cette confiance te purifiera. Ne laisse pas éteindre ce zèle qui te poursuit ; fais qu'il ne te soit pas donné en vain : qui te garantirait qu'il se rallumât » nous dit-il en son introduction. C'est donc une exhortation à aller plus avant dans notre carrière, vers notre réalisation. Plus loin, notre Maître, en évoquant le cheminement du cherchant précise : « Et qu'il n'oublie jamais que si c'est par l'homme coupable que le mal inonde l'univers, ce ne peut être que par l'homme redevenu juste, que le règne du bien peut reprendre sa place ». Voilà donc, une fois de plus, la direction clairement fixée. Agir donc, et ne pas se cantonner à une connaissance, qui ne serait finalement qu'un savoir.

Écoutons Louis-Claude de Saint-Martin : « Mais ce n'est rien de savoir ces choses ; l'essentiel est de les réaliser. Le savant n'est rien aux yeux de Dieu ; il n'y a que les ouvriers qu'il prise et qu'il récompense ».

Ainsi, l'œuvre de Saint-Martin révèle une foi active qui peut nous permettre d'entreprendre notre progression sur la Voie du retour. Retour, ou « réintégration » de l'homme en son état et en sa vocation originels, c'est là tout l'objet de l'initiation.

Pour conclure, nous dirons que la foi est le substrat sur lequel prend naissance toute l'œuvre de Saint-Martin. Contrairement aux sermons habituels des prêtres, il ne parle pas de : « la foi ». Chez lui, la foi transparait naturellement dans son expression ; en une ferveur qui vivifie chaque ligne qu'il écrit ; chacune de ses pensées. Alors, telle une eau venant abreuver les germes et provoquer leur éclosion, les écrits de Saint-Martin diffusent une foi qui vient féconder le germe essentiel que nous renfermons en notre cœur. Le nouvel homme peut alors naître à la vie. Il lui restera à grandir pour, réellement, devenir. Et, finalement : être !

La foi, en tant qu'elle est une vertu théologique est de nature surhumaine. C'est une grâce et comme telle, elle nous est accordée par intervention surnaturelle.

« La foi dans l'œuvre de Saint-Martin ». Écoutons notre Maître.

« Nous pouvons amener un homme à la croyance, parce qu'elle ne tient qu'à nos opinions ; nous ne le pouvons amener à la foi, parce qu'elle est un sentiment et une jonction. Nous pouvons l'amener à une doctrine et à une lumière, par nos enseignements journaliers ; nous ne pouvons l'amener à la sagesse et à la vie de l'esprit, parce que l'esprit se donne lui-même » (L'homme de désir).

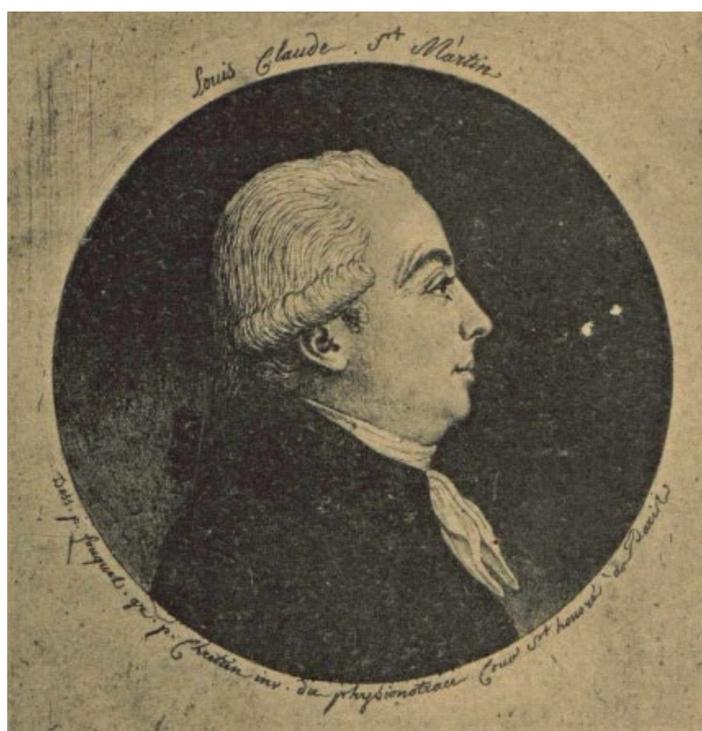
Certes ! Cela est vrai. Mais il est des hommes qui nous éveillent, et nous conduisent à accueillir la grâce de la foi, par laquelle tout devient possible. Louis-Claude de Saint-Martin est de ceux-là. Son message de foi, porté par son œuvre, demeure inaltéré. Il nous guide sur la Voie.

(On peut dire que, sur le plan de la pratique, Saint-Martin désobstrue la Voie. Il ne la rend pas plus simple, il la rend plus limpide, et donc : plus sûre.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

par Jean-Baptiste-Modeste GENCE

Ce texte est paru en partie dans le numéro de février 1903 de la revue L'Initiation, il est tiré de la publication de 1824 de Jean-Baptiste-Modeste Gence (1755-1840), proche du Philosophe Inconnu. Nous vous proposons ici la version intégrale de la notice.



Préface

Les ouvrages du *Philosophe inconnu* ont pu être ignorés ou dédaignés par la classe des littérateurs vulgaires, ou même par le peuple des philosophes (car il y a aussi parmi ces derniers un peuple) chez lequel l'intelligence, purement rationnelle, n'aperçoit rien au-delà des sens. Mais les méditatifs, qui s'élèvent par l'esprit à des vérités d'un ordre supérieur, dont ils reçoivent en eux la connaissance, ont su goûter et apprécier les livres de notre Théosophe, soit en France, soit en Allemagne, en Angleterre, et même hors de l'Europe.

Ceux qui ont connu personnellement l'Auteur, non moins simple et modeste que savant et profond, l'ont aussi révééré et aimé. Je me félicite d'avoir été du nombre. C'est à ce titre que je m'étais chargé de lui consacrer une Notice historique impartiale dans la *Biographie universelle*. Mais j'ai eu la douleur de voir cette Notice tronquée et défigurée ; la doctrine de l'Auteur travestie ; ses motifs dénaturés, ses sentiments calomniés ; enfin, l'on a osé joindre le plagiat à l'outrage.

Je ne puis que m'empresser de rétablir et de publier ici la Notice dans son intégrité, pour l'honneur du personnage respectable qui en est l'objet, et pour celui de ses honnêtes amis que tend à compromettre l'injure faite à sa mémoire et à sa religion.

J.-B.-M. GENGE.

*

* *

Saint-Martin (Louis-Claude de), savant et profond spiritualiste, dit le *Philosophe inconnu*, naquit à Amboise, d'une famille noble, le 18 janvier 1743. Il dut à une belle-mère attentive les premiers éléments de cette éducation douce et pieuse, qui le fit, disait-il, aimer, pendant toute sa vie, de Dieu et des hommes. Au collège de Pont-Levoy, où il avait été mis de bonne heure, le livre qu'il goûta le plus fut celui d'Abadie intitulé : *l'Art de se connaître soi-même* ; c'est à la lecture de cet ouvrage qu'il attribuait son détachement des choses de ce monde. Mais destiné par ses parents à la magistrature, il s'attacha, dans son cours de droit, plutôt aux bases naturelles de la justice qu'aux règles de la jurisprudence, dont l'étude lui répugnait. Aux fonctions de magistrat, auxquelles il crut devoir donner tout son temps, il préféra la profession des armes, qui, durant la paix, lui laissait les loisirs pour s'occuper de méditation et de la connaissance de l'homme. Il entra comme officier, à vingt-deux ans, au régiment de Foix, en garnison à Bordeaux.

Malgré son goût pour la philosophie interne, une carrière non moins active que celle des exercices militaires s'ouvrit à lui. Initié par des formules, des rites, des pratiques, à des opérations qu'on appelait théurgiques, et que dirigeait Martinez de Pasqualis, chef de la secte dite des Martinézistes, il lui demandait souvent : « Maître, eh quoi ! faut-il donc tout cela pour connaître Dieu ? » Cette voie, qui était celle des manifestations sensibles, n'avait point séduit notre philosophe. Ce fut toutefois par là qu'il entra dans la voie du spiritualisme. La doctrine de cette école, dont les membres prenaient le titre hébreu de Cohen (Prêtres), et que Martinez présentait comme un enseignement public sûr et dont il avait reçu la tradition, se trouve exposée, d'une manière mystérieuse, dans les premiers ouvrages de Saint-Martin, et surtout dans son *Tableau naturel des rapports entre Dieu, l'homme, etc.*

Après la mort de Martinez, l'école fut transférée à Lyon. C'est là que, muni des armes d'une doctrine opposée à celle des Encyclopédistes, qui ne menaçait que trop de se propager, Saint-Martin, destiné en quelque sorte à combattre l'athéisme philosophique, comme il devait un jour attaquer de front le matérialisme révolutionnaire, publia son livre *Des Erreurs et de la Vérité*. En détruisant les doctrines erronées d'une prétendue philosophie de la nature et de l'histoire, il rappelle l'homme à la Vérité fondée sur le principe même de la science et sur la nature de l'être intellectuel ; mais il n'emploie les traditions de l'Écriture qu'à l'appui des preuves, ou énigmatiquement, pour ne pas trop heurter les lecteurs imbus des théories sorties de l'atelier du baron d'Holbach.

Cette même école de Pasqualis, dont les opérations cessèrent en 1778, vint se fondre à Paris, dans la Société des G. P., ou dans celle des Philalèthes, professant en apparence la doctrine de Martinez et celle de Swedenborg, mais cherchant moins la vérité que le grand-œuvre. Saint-Martin fut invité, en 1784, à cette dernière réunion ; mais il refusa de participer aux opérations de ses membres, qu'il jugeait ne parler et n'agir qu'en purs francs-maçons, et non en véritables initiés (c'est-à-dire unis à leur Principe).

Saint-Martin suivait volontiers les réunions où l'on s'occupait de bonne foi d'exercices qui annonçaient des vertus actives. Les manifestations d'un ordre intellectuel, obtenues par la voie sensible, lui décelaient, dans les séances de Martinez, une science des Esprits ; les visions de Swedenborg, d'un ordre sentimental, une science des Ames. Quant aux phénomènes du magnétisme somnambulique, qu'il suivit à Lyon, il les regardait comme étant d'une ordre sensible inférieur ; mais il y croyait. Dans une conférence qu'il eut avec Bailly, l'un des commissaires-rapporteurs, pour lui persuader l'existence d'un pouvoir magnétique sans soupçon d'intelligence de la part des malades, il raconte qu'il cita des opérations faites sur des chevaux que l'on traitait alors par ce procédé. Bailly lui répondit : « *Que savez-vous si les chevaux ne pensent pas ?* »

Amateur de tout ce qui pouvait lui faire reconnaître une vérité, surtout dans les sciences soumises à des principes exacts, l'étude des mathématiques dont Saint-Martin s'occupait pour y découvrir l'esprit qui pouvait recéler la connaissance des nombres, occasionna sa liaison avec Lalande ; mais ils étaient trop antipathiques : elle dura peu. Quoiqu'il ne crût pas à son athéisme, il le voyait néanmoins placé de manière à s'enfoncer de plus en plus dans ce système. Notre philosophe s'estimait avoir plus de rapports avec J.-J. Rousseau, qu'il avait étudié. Il pensait, comme lui, que les hommes étaient naturellement bons ; mais il entendait, par la nature, celle qu'ils avaient originellement perdue, et qu'ils pouvaient recouvrer par leur intention ; car il les jugeait, dans le monde, plutôt entraînés par l'habitude vicieuse que par la méchanceté. A cet égard, il ressemblait peu à Rousseau, qu'il regardait comme misanthrope par excès de sensibilité et voyant les hommes non tels qu'ils étaient, mais tels qu'il voulait qu'ils fussent.

Quant à lui, au contraire, il aimait toujours les hommes, comme meilleurs au fond qu'ils ne paraissaient être ; et les charmes de la bonne

société lui faisaient imaginer ce que pouvait valoir une réunion plus parfaite dans ses rapports intimes avec son Principe. Aussi ses occupations comme ses plaisirs furent toujours conformes à cette disposition. La musique instrumentale, des promenades champêtres, des conversations amicales étaient les délasséments de son esprit, et des actes de bienfaisance, ceux de son âme. Il n'avait rien à lui, tant qu'il lui restait quelque chose à donner ; et il recevait toujours en satisfaction plus qu'il ne donnait.

Dans ses entretiens, il trouvait aussi toujours à gagner. C'est même à ses liaisons avec des personnages des plus distingués par leur rang (tel que le marquis de Lusignan, le maréchal de Richelieu, le duc d'Orléans, la duchesse de Bourbon, le chevalier de Boufflers, etc.), qui trouvaient, avec raison, son spiritualisme trop élevé pour l'esprit du siècle, qu'il dit avoir dû la confirmation et le développement de ses idées sur les grands objets dont il cherchait le principe, en s'entretenant avec lui-même et avec les personnes les moins prévenues. Il voyagea, dans cette vue, comme Pythagore, pour étudier l'homme et la nature et pour confronter le témoignage des autres avec le sien. C'était à lui que pouvait plus réellement s'appliquer la devise de Jean-Jacques : *Vitam impendere vero*. Tout entier à la recherche de la vérité, le but constant de ses études et de ses ouvrages, Saint-Martin quitta enfin le service militaire pour se livrer tout à fait à son objet, et au ministère, en quelque sorte spirituel, auquel il se sentait appelé.

Ce fut à Strasbourg que, par l'organe d'une amie, Mme Bœchlin, il eut la connaissance des ouvrages du philosophe teutonique Jacob Bœhm, regardé en France comme un visionnaire ; et il étudia, dans un âge avancé, la langue allemande, afin d'entendre et de traduire pour son usage, en français, les ouvrages de cet illuminé célèbre, qui lui découvrirent ce que dans les documents de son premier maître, il n'avait fait qu'entrevoir.

Il le regarda toujours depuis comme la plus grande lumière humaine qui eût paru. Saint-Martin visita l'Angleterre, où il se lia, en 1787, avec l'ambassadeur Barthélemy, et connut William Law, éditeur d'une version anglaise et d'un Précis du livre de Jacob Bœhm. En 1788, il fit un voyage à Rome avec le prince Alexis Gallitzin, qui dit à M. Fortia d'Urban ce mot remarquable : « Je ne suis véritablement un homme que depuis que j'ai connu M. de Saint-Martin. »

De retour de ses excursions en Italie, en Allemagne et en Angleterre, il ne put se défendre d'accepter la croix de Saint-Louis, dont il ne se croyait pas digne, quoiqu'il la dût plus à la noblesse de ses sentiments qu'à ses services.

La Révolution, dans ses diverses phases, trouva Saint-Martin toujours le même, toujours allant droit à son but : *justum et tenacem propositi virum*. Elevé par ses principes au-dessus des considérations de la naissance ou de l'opinion, il n'émigra point ; et, tout en ayant horreur des désordres et des excès, soit de l'anarchie, soit du despotisme, il vit les desseins terribles de la Providence dans la Révolution française, et crut voir un grand instrument temporel dans l'homme qui vint plus tard la comprimer. C'est à l'époque de 1793, où l'esprit de famille semblait être, comme la société, en dissolution, que Saint-Martin alla donner ses soins constants et rendre les derniers devoirs à un père infirme et paralytique. En même temps, malgré l'état de gêne que sa modique fortune, dans cette circonstance, lui faisait éprouver, il contribuait, en qualité de citoyen, aux besoins publics de sa commune.

De retour dans la capitale, mais compris bien tôt dans le décret d'expulsion du 27 germinal an II, contre les nobles, il se résigna, et quitta Paris.

Pendant que la plupart des hommes s'occupaient des intérêts politiques qui agitaient les nations, il correspondait sur des objets élevés et abstraits, mais importants par leur influence sur la destinée et la nature de l'homme, avec un baron suisse, membre du Conseil souverain de Berne (V. Kirchberger dans la *Biographie universelle*). Vivant solitaire, séparé de ses connaissances, au milieu d'une mer de passions orageuses, il se regardait dans son isolement, comme le *Robinson Crusoe* de la spiritualité. Cependant, une prétendue conjuration d'une association religieuse, sous le nom de la *Mère de Dieu*, était alors exposée devant la justice révolutionnaire ; il ne fut point à l'abri d'un mandat d'arrêt. Heureusement, le 9 thermidor survint. Sa correspondance avec le baron suisse, naturaliste et philosophe religieux, qui, porté vers les manifestations extérieures et sensibles, le questionnait sur ces matières aurait pu le faire suspecter : le philosophe spiritualiste, à la vérité, ramenait toujours son ami au sens moral et intérieur, et le renvoyait à son chérissime Bœhm. Ils se lièrent intimement, sans jamais se voir ; et ils s'échangèrent réciproquement leurs portraits.

Durant le discrédit total des assignats, le Français accepta du Suisse, mais seulement en dépôt, l'offre d'une somme en numéraire, dont sa philosophie, ou plutôt la foi évangélique, lui avait appris à pouvoir se passer. Tout en estimant la fermeté de Jean-Jacques, il trouvait peu séant dans la bouche d'un homme qui prêchait tant la bienfaisance d'en arrêter le libre cours en refusant les dons. Saint-Martin, de son côté, offrait généreusement au Suisse, dont la maison de Morat fut pillée lors de l'invasion française, plusieurs pièces d'argenterie qui lui restaient.

Fidèle à ses devoirs publics comme à ceux de l'amitié, il acquittait alors personnellement son service dans la garde nationale. Il nous apprend qu'il montait la sienne, en 1794, au Temple, où était détenu le fils de Louis XVI. On l'avait compris trois ans avant sur la liste des candidats pour le choix d'un gouverneur du Dauphin.

En mai 1794, chargé de dresser l'état de la partie donnée à sa commune des livres provenant des dépôts nationaux, ce qui l'intéressa surtout, c'est qu'il y trouva des richesses spirituelles dans une *Vie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement*.

Vers la fin de la même année, quoique sa qualité de noble lui interdît le séjour de Paris jusqu'à la paix, il fut désigné par le district d'Amboise comme un des élèves aux écoles normales, destinées à former des instituteurs pour propager l'instruction. Après avoir, comme Socrate, consulté son génie, Saint-Martin accepta cette mission, dans l'espérance, disait-il, qu'il pourrait, à l'aide de Dieu, en présence de deux mille auditeurs animés de ce qu'il appelait le *spiritus mundi*, déployer utilement son caractère de spiritualité religieuse et combattre avec succès le philosophisme matériel et anti-social. Requis de rentrer dans la capitale, il y vint en effet tout à propos pour défendre et développer la cause du sens moral contre le professeur de la doctrine du sens physique, ou de l'analyse de l'entendement humain. La pierre qu'il jeta, ce sont ses termes, au front de l'analyste philosophe, ne fut point perdue ; et elle retentit encore dans les débats dont le souvenir nous est resté. (Correspondance inédite de Saint-Martin avec Kirchberger, 19 mars 1795.)

Retourné paisiblement et avec honneur dans son département, il fit partie, en 1795, des premières assemblées électorales ; mais il ne fut membre d'aucun corps législatif. La paix entre la France et la Suisse rendit plus active avec Berne sa relation, qui lui servit d'intermédiaire pour une autre correspondance de prédilection à Strasbourg, suspendue par les

circonstances. C'était aussi plus que jamais, entre les deux amis, un commerce d'explications pour l'un sur le texte de Jacob Boehm et d'éclaircissements pour l'autre sur la doctrine de Saint-Martin. Les écrits de notre philosophe en avaient besoin, même ceux où il paraît plus clair, et où les traits de lumière qu'il fait jaillir laissent quelquefois désirer qu'il se montre plus à découvert.

Au milieu d'une révolution au sujet de laquelle il disait dans son langage spiritualiste, que la France avait été visitée la première et très sévèrement parce qu'elle avait été la plus coupable, il osa émettre des principes bien différents de ceux qui étaient alors professés, quoiqu'il donnât l'exemple de la soumission à l'ordre établi. Dans son *Eclair sur l'association humaine*, entre autres, il montre la base lumineuse de l'ordre social dans le régime *théocratique*, comme le seul vraiment légitime. Mais il n'avait nullement en vue de fonder une secte. Les écrits anonymes étaient toujours ceux du *Philosophe inconnu* : il les distribuait à quelques amis, et leur recommandait le secret. Ses motifs, en remontant à Dieu comme principe de l'autorité, étaient simplement de ramener les hommes, depuis la houlette jusqu'au sceptre, à cette unité de principe dont le pâtre et le prince devaient trouver la loi en eux-mêmes, sans avoir besoin de recourir à aucun livre, ni même aux siens.

La vue intérieure et recueillie par laquelle l'homme cherche à opérer en lui la reconnaissance du principe même des réalités, vue bien supérieure à l'intuition purement rationnelle de Kant, est l'idée qui finit par dominer dans les écrits de l'auteur, dans celui même de la forme la moins grave, sous laquelle il a dérobé sa philosophie, lorsque le sujet pouvait prêter à la satire. Un ton de gaîté, qui lui échappe et qu'il se reproche, était plutôt dans son humeur que dans son tour d'esprit méditatif et dans son caractère porté à la bonhomie. Il avait lu également les *Méditations* de Descartes et les ouvrages de Rabelais. Il aimait d'autant plus à visiter les lieux où ils avaient pris naissance, que leur contrée était aussi la sienne. On explique ainsi comment sa gravité avait pu se déridier, en composant à la fois le *Ministère de l'Homme-Esprit*, ouvrage des plus sérieux comme des plus élevés, et le *Crocodile*, poème grotesque des plus bizarres, même après Rabelais ; c'est une fiction allégorique qui met aux prises le bien et le mal, et qui couvre, sous une enveloppe de féerie, des instructions et une critique dont la vérité trop nue aurait pu blesser des corps scientifiques et littéraires. Au milieu de ce roman énigmatique et obscur, se trouvent quatre-vingts pages d'une métaphysique lumineuse et profonde, concernant la question de l'*Influence des signes sur la formation des idées*

proposée par l'Institut. La discussion de cette question amène des résultats singuliers, par les notions tirées en partie de l'ordre spirituel, auxquelles elle touche, telles que le désir, antérieur ou supérieur à l'idée, etc., notions qu'il appuie des plus puissants motifs.

A cette époque, les vues et les sentiments élevés qui lui faisaient admirer son bon philosophe allemand se répandaient jusque dans les questions de l'ordre naturel qu'il traitait. D'après ses aperçus devenus plus féconds, porté à découvrir, sous la nature temporelle et visible, un monde intérieur et invisible qu'elle devait manifester selon lui par la culture à l'homme intellectuel et moral, il ne pouvait rester étranger à aucune science. Il suivait le progrès des découvertes dans chaque genre de connaissances, et en comparait les données avec celles qu'il avait acquises dans Jacob Bœhm et par ses propres réflexions.

C'est en fouillant ainsi dans un monde inconnu qu'il composa et produisit *l'Esprit des choses*, où il s'efforce de soulever un coin du voile et de jeter quelques lueurs sur une nature qui lui semblait n'avoir été dévoilée, par une sorte d'inspiration, que pour les regards de Bœhm. On conçoit, dans cette hypothèse, que les sciences, dont il avait parcouru le cercle, étant alors bien moins avancées qu'aujourd'hui, si l'on excepte ce que la connaissance de l'homme intérieur avait pu lui révéler par la méditation, il a dû rester en arrière dans plusieurs de ses explications qui ne s'accordent pas toujours avec les nouvelles découvertes, indépendamment de ce qu'elles s'éloignent nécessairement des opinions reçues.

Malgré l'étendue de ses connaissances et l'originalité de ses idées qui lui faisait tout ramener à son spiritualisme, on admirait dans Saint-Martin un sens droit et une modestie simple et aimable.

Son caractère liant et son esprit communicatif lui eussent acquis sans doute beaucoup de partisans ; mais il ne cherchait point à faire de prosélytes : il ne voulait que des amis qui fussent disciples non simplement des livres, mais d'eux-mêmes. Il tenait un journal de ses liaisons ; et, de même que les traductions de son cher philosophe étaient des provisions pour ses vieux jours, il regardait ses nouveaux amis comme des acquisitions, et il se jugeait très riche en rente d'âmes.

A voir son air humble et son extérieur simple, on ne soupçonnait ni la science profonde, ni les lumières extraordinaires, ni les hautes vertus

qu'il recélait. Mais la candeur, la paix de ses entretiens, et, l'on ose dire, l'atmosphère de bienfaisance qui semblait se répandre autour de lui, manifestaient l'homme sage et le nouvel homme qu'avaient formé la philosophie et la religion.

Les amis de la morale aimeront à se rappeler une conversation qu'eut M. de Gérando avec notre philosophe sur les spectacles (*Archiv. littér.*, n° III, 1804). Saint-Martin les avait beaucoup aimés. Souvent, pendant les quinze dernières années de sa vie, il s'était mis en route pour jouir de l'émotion que lui promettait la vue d'une action vertueuse mise en scène par Corneille ou Racine. Mais, en chemin, la pensée lui venait que ce n'était que l'ombre de la vertu, dont il allait acheter la jouissance ; et qu'avec l'argent il pourrait en réaliser l'image. Jamais il n'avait pu, disait-il, résister à cette idée : il montait chez un malheureux, y laissait la valeur de son billet de parterre, et rentrait chez lui.

On peut juger que les espérances d'un homme qui avait une faim si vive des réalités ne pouvaient que croître avec l'âge. Aussi disait-il qu'entré dans sa soixantaine en 1803, il avançait, grâce à Dieu, vers les grandes jouissances qui lui étaient annoncées depuis longtemps.

Il se félicitait d'avoir connu, quoique tard, l'auteur du *Génie du Christianisme* ; ce qui consolait sa religion de la perte récente de Laharpe. Il avait eu des avertissements d'un ennemi physique, le même que celui qui avait enlevé son père ; mais il était loin de s'en affliger ; et la Providence, disait-il, l'avait toujours bien soigné pour qu'il eût autre chose que des grâces à lui rendre. La vue d'Aulnay, près de Sceaux, où il possédait un ami, lui avait toujours offert des beautés naturelles qui élevaient son esprit vers leur modèle, et le faisaient soupirer, comme les vieillards d'Israël, qui, en voyant le nouveau temple, regrettaient les charmes de l'ancien. Une semblable idée l'avait suivi dans tout le cours de ses années, et son vœu était de la conserver jusqu'au bout. Il semblait pressentir sa fin. Un entretien qu'il avait désiré avoir avec un mathématicien profond sur la science des nombres, dont le sens caché l'occupait toujours, eut lieu en effet avec M. de Rossel par l'entremise de l'auteur de cette notice. Il dit en finissant : « Je sens que je m'en vais, la Providence peut m'appeler, je suis prêt. Les germes que j'ai tâché de semer fructifieront ; je pars pour la campagne d'un de mes amis : je rends grâces au ciel de m'avoir accordé la dernière faveur que je demandais. » Il dit alors adieu à M. de Rossel, et nous serra la main.

Le jour suivant, en effet, il se rendit à la maison de campagne de M. le comte Lenoir de La Roche, à ce même Aulnay qu'il avait tant aimé. Après un léger repos, s'étant retiré dans sa chambre, il eut une attaque d'apoplexie. Quoique sa langue fût embarrassée, il put cependant se faire entendre de ses amis, accourus et réunis auprès de lui. Sentant que tout secours humain devenait inutile, il exhorta tous ceux qui l'entouraient à mettre leur confiance dans la Providence, et à vivre entre eux en frères dans les sentiments évangéliques. Ensuite il pria Dieu en silence ; et il expira sans agonie et sans douleur, le 13 octobre 1803.

Quoique Saint-Martin fût encore assez répandu, ce philosophe était généralement si peu connu dans le monde, que les feuilles publiques annonçant son décès, le confondirent avec Martinez-Pasqualis, son maître, mort en 1774, à Saint-Domingue. Bien que le disciple ait passé pour le chef d'une doctrine religieuse, ses sentiments, comme on l'a dit, étaient bien loin d'être dictés par des vues particulières ou exclusives. Tous ses discours et ses écrits avaient pour objet au contraire de montrer que la voie de la vérité pouvait s'ouvrir à tous les hommes vraiment chrétiens par la méditation ; non que Saint-Martin, comme l'a avancé l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ne crût pas à la légitimité du sacerdoce chrétien, mais il pensait que partout l'institution du Christ pouvait s'opérer par la foi sincère aux pouvoirs et aux mérites du Rédempteur.

Comment un écrivain professant un christianisme aussi indulgent avait-il pu encourir, d'un autre côté, l'animadversion des prétendus apôtres de la tolérance et de la philanthropie ?

C'est que sa religion n'était ni politique ni feinte ; c'est que les clartés qui partaient de sa conviction, malgré les images dont il semble s'envelopper, offusquaient les lumières du philosophisme. Saint-Martin a beaucoup écrit : et ses livres développent toujours par degrés, avec plus de force et de netteté, les caractères religieux dont ils portent l'empreinte. Ils ont été, de plus, commentés et traduits en partie, mais principalement dans les langues du nord de l'Europe.

On va voir, par un coup d'œil général sur la doctrine de l'auteur, dont chacun de ses écrits offrira un point de vue particulier, qu'il n'est pas étonnant que des esprits égarés par la passion, ou livrés aux erreurs des sens, n'aient pu l'entendre ni le goûter. Mais il est permis de croire qu'à mesure que les idées morales et les sentiments religieux renaissants se simplifieront en s'épurant par l'influence d'une culture de l'esprit plus

étendue, on sentira le besoin d'opposer un spiritualisme éclairé et raisonnable à cette tendance des sciences naturelles vers un matérialisme qui attribue aux organes physiques des facultés et des fonctions, et qui fait d'agents passifs et aveugles le principe de l'activité et de l'intelligence.

Les ouvrages de Saint-Martin ont pour but non seulement d'expliquer la nature par l'homme, mais de ramener toutes nos connaissances au principe dont l'esprit humain peut devenir le centre. La nature actuelle, déchue et divisée d'avec l'homme, conserve néanmoins dans ses lois, comme l'homme dans plusieurs de ses facultés, une disposition à rentrer dans l'unité originelle. Par ce double rapport, la nature se met en harmonie avec l'homme, de même que l'homme se coordonne à son principe. Il suit de là que le *Nosce te ipsum* doit embrasser, dans l'idée du moi, la notion du moi rationnel et celle du moi spirituel. Cette connaissance n'est donc pas la simple théorie d'un type ou *sujet* de nos idées, que Platon conclut de la notion d'un archétype tirée elle-même des idées d'unité et *d'objet*. Descartes et Leibnitz descendent aussi, par une idée commune, de l'abstrait au sensible, mais après s'être élevés du sujet à l'objet, le premier par voie de *conception*, le second par la voie *d'aperception*. Kant, ne dépassant pas la limite du sensible, sépare l'objet abstrait d'avec le sujet, et le laisse dans le rang des notions générales dont sa raison intuitive ne peut se rendre compte. Suivant Saint-Martin, l'homme, pris pour sujet, ne conçoit ni n'aperçoit pas simplement l'objet abstrait de sa pensée ; il le *reçoit* mais d'une autre source que celle des impressions sensibles. De plus, l'homme qui se recueille, et qui fait abnégation, par sa volonté, de toutes les choses extérieures, opère et obtient la connaissance intime du Principe même de la pensée ou de la parole, c'est-à-dire de son prototype ou du Verbe dont il est originellement l'image et le type. L'Être divin se révèle ainsi à l'esprit de l'homme ; et, en même temps, se manifestent les connaissances qui sont en rapport avec nous-mêmes, et avec la nature des choses. C'est à cette nature originelle, où l'homme se trouvait en harmonie avec son principe, qu'il doit tendre, par son œuvre et son désir, en réunissant sa volonté à celle du Réparateur. Alors, l'image divine se reforme ; l'âme humaine se régénère ; les beautés de l'ordre se découvrent, et la communication entre Dieu et l'homme est rétablie.

On voit d'après cet aperçu de la doctrine de Saint-Martin, que le spiritualisme, dont la voie lui avait été d'abord ouverte par Pasqualis, et ensuite aplanie par Jacob Boehm, n'était plus simplement la science des Esprits, mais celle de Dieu. Les mystiques du moyen âge et ceux de l'école

de Fénelon, en s'unissant par la contemplation à leur Principe, suivant la doctrine de leur maître Ruisbrock, étaient absorbés en Dieu par l'affection.

Ici c'est une porte plus élevée ; ce n'est pas seulement la faculté affectative, c'est la faculté intellectuelle, qui connaît en elle son Principe divin, et par lui, le modèle de cette nature que Malebranche voyait non activement en lui-même, mais spéculativement en Dieu, et dont Saint-Martin découvre le type dans son être intérieur par une opération active et qui est le germe de la connaissance. C'est vers ce but que les ouvrages de l'auteur, dans l'ordre de leur composition, paraissent se diriger, en marquant progressivement, par la route qu'il a suivie, celle que l'on peut suivre dans la même carrière. Considéré d'abord comme auteur, et ensuite comme traducteur, l'un n'est encore que la prolongation ou le complément de l'autre, parce que c'est toujours le même esprit :

*

* *

I. *Des Erreurs et de la Vérité*, ou *Les hommes rappelés au Principe universel de la science*, par un Ph... Inc..., Edimbourg (Lyon), 1775, in-8°. L'auteur, qui suivait rarement sa propre volonté en écrivant, mais bien plutôt le conseil de ses amis, indigné de lire, dans Boulanger, que les religions étaient nées de la frayeur causée par les catastrophes de la nature, fit ce livre pour montrer, comme on l'a dit, dans la nature même de l'homme, la connaissance sensible d'une cause active et intelligente, véritable source des allégories, des mystères, des institutions et des lois. Tandis que l'école holbachique, par l'organe de Voltaire, traitait ce même livre, parfois énigmatique, d'insensé et d'absurde, et que néanmoins elle se piquait d'y donner une suite, le philosophe de Berne, frappé des vérités qui lui paraissait renfermer sous le voile, provoquait une correspondance avec son auteur, dont il regardait l'ouvrage comme celui de l'écrivain le plus profond de ce siècle. Le prétendue *Suite des Erreurs et de la Vérité*, etc. (Salomonopolis (Paris) 5784. In-8°.), a été signalée, par Saint-Martin, comme frauduleuse, et entachée du vice des faux systèmes qu'il combattait. En effet, le *Philosophe inconnu* avait dit que la volonté constituait la faculté essentielle et fondamentale de l'homme ; et c'est en le démentant qu'on ose l'interpréter, lorsqu'on dit (page 7) que la volonté n'est qu'une modification du cerveau par laquelle l'homme est disposé à mettre en jeu ses organes. Ne croit-on pas déjà entendre la doctrine matérielle de Cabanis et de l'école de Gall ?

II. *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, avec l'épigraphe (tirée de l'ouvrage précédent, suivant l'usage de l'auteur) : *Expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses*, 2 parties, Edimbourg (Lyon), 1782, In-8°. Dans cet ouvrage, composé à Paris d'après le conseil de quelques amis, l'auteur infère, de la supériorité des facultés de l'homme et de ses actes sur les organes des sens et sur ses productions, que l'existence de la nature, soit générale, soit particulière, est également le produit de puissances créatrices supérieures à ce résultat, Cependant l'homme est dans la dépendance des choses physiques, dont il n'acquiert l'idée que par l'impression qu'elles font sur ses organes. Mais il a, en même temps, des notions d'une autre chose, des idées de loi et de puissance, d'ordre et d'unité, de sagesse et de justice. Il est ainsi dépendant de ses idées intellectuelles et morales, de même que des idées tirées des sens. Or celles-là n'en viennent pas : elles partent donc d'une autre source ; de facultés extérieures, qui produisent en lui les pensées. Mais d'où est née cette dépendance ? Du désordre produit par une cause inférieure, qui s'est opposée à la cause supérieure, et qui a cessé d'être dans sa loi. L'homme est tombé : dès-lors ce qui existait en principe immatériel, a été *sensibilisé* sous

des formes matérielles. L'ordre et le désordre se sont manifestés. Néanmoins tout tend à rentrer dans l'unité d'où tout est sorti. Si, par suite de cette chute, les vertus ou facultés morales et intellectuelles ont été partagées pour l'homme, il doit travailler, en revivifiant sa volonté par le désir, à recouvrer celles dont il a été séparé. Mais sa régénération ne peut s'opérer qu'en vertu de l'acte du Réparateur, dont le sacrifice a remplacé les expiations qui avaient lieu avant la loi de l'esprit. Tel est le plan de cet ouvrage capital, dont la marche logique est serrée, et plus méthodique ou plus suivie que dans le premier. Plusieurs endroits, distingués par des guillemets semblant étrangers ou moins liés au discours ; ce qui tient à la partie énigmatique de la doctrine de Martinez, où l'on dit par exemple, dans la langue mystérieuse des nombres, que l'homme s'est perdu en allant de 4 à 9, c'est-à-dire de l'esprit à la matière. Mais ce n'est point par ces figures purement allégoriques qu'on doit juger le fond de la doctrine. Au reste, les deux ouvrages précédents ont paru en allemand, avec commentaires par un anonyme, 2 tom. in-8°. , 1784.

III. *L'Homme de désir*, Lyon, 1790, in-8° ; revu et plusieurs fois réimprimé ; nouvelle édition, Metz, an X (1802), in-12. Ce sont des élans à la manière du Psalmiste, dans lesquels l'âme humaine se reporte vers son premier état, que la voie de l'Esprit peut lui faire recouvrer par la Bonté divine. L'auteur composa *L'Homme de désir* à l'instigation du philosophe religieux Thieman, durant ses voyages à Strasbourg et à Londres. Lavater, ministre à Zurich, dans son journal allemand de décembre 1790, a fait un éloge distingué de cet ouvrage comme étant l'un des livres qu'il avait la plus goûté, quoiqu'il avoue ingénument, quant au fond de la doctrine, l'avoir peu compris. Mais Kirchberger, familiarisé davantage avec les principes de ce livre, le regarde, au contraire, comme le plus riche en pensées lumineuses ; et l'auteur même convient qu'en effet il s'y trouve des germes épars çà et là, dont il ignorait les propriétés en les semant, et qui se développaient chaque jour pour lui, depuis qu'il avait connu Jacob Bœhm.

IV. *Ecce homo*, imprim. du Cercle social, an I (1792), in 12. Ce fut à Paris qu'il écrivit cet opuscule, d'après une notion vive (dit-il), qu'il avait eue à Strasbourg. Son objet est de montrer à quel degré d'abaissement l'homme infirme est déchu, et de le guérir du penchant au merveilleux d'un ordre inférieur, tel que le somnambulisme, les prophéties du jour, etc. Il avait plus particulièrement en vue la duchesse de Bourbon, son amie de cœur, modèle de vertu et de piété, mais livrée à ce même entrainement pour le merveilleux.

V. *Le Nouvel homme*, Paris, ibid, an I (1792), in 12, 1 vol. in-8°. C'est plutôt une exhortation qu'un enseignement. Il l'écrivit à Strasbourg, en 1790, par le conseil du chevalier Silverhielm, ancien aumônier du roi de Suède, et neveu de Swedenborg. L'idée fondamentale de cet ouvrage, est que l'homme porte en lui une espèce de texte, dont sa vie entière devrait être le développement, parce que l'âme de l'homme, dit-il, est primitivement une *Pensée de Dieu* ; de là il résulte que le moyen de nous renouveler en rentrant dans notre vraie nature, c'est de penser par notre propre Principe, et d'employer nos pensées comme autant d'organes pour opérer ce renouvellement. Malgré la source élevée où l'auteur remonte, il avouait plus tard qu'il n'aurait pas écrit ce livre, ou qu'il l'aurait écrit autrement, si alors il avait eu connaissance des ouvrages de Jacob Boehm.

VI. *De l'Esprit des choses, ou Coup d'œil philosophique sur la nature des êtres et sur l'objet de leur existence*, avec l'épigraphe : Mens hominis rerum universalitatis speculum est, Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8°. Notre philosophe pensait qu'il devait y avoir une raison à tout ce qui existait, et que l'œil interne de l'observateur en était le juge. Il considère ainsi l'homme, comme ayant en lui un miroir vivant, qui lui réfléchit tous les objets, et qui le porte à tout voir et à tout connaître : mais ce miroir vivant étant lui-même un reflet de la Divinité, c'est par cette lumière que l'homme acquiert des idées saines, et qu'il découvre l'*éternelle nature* (voyez n.° X), dont parle Jacob Boehm. Cet ouvrage est sans doute celui des *Révélations naturelles*, dont l'auteur annonçait le projet, en 1797, à Kirchberger, et au sujet duquel celui-ci conseillait à Saint-Martin de supprimer tout ce qui pouvait sentir le mystère. Mais ce que J. Boehm avait pu, d'après ses notions à priori, esquisser en grand, Saint-Martin, avec toute la mesure de ses connaissances propres ou acquises, pouvait-il le développer en détail d'une manière toujours claire et intelligible ? Si l'Anthropologie, dont nous savons que s'occupe un de ses disciples, secondé de tout ce que les connaissances modernes ont pu découvrir, embrassait les principes applicables aux diverses branches de la science de l'homme physique, moral et intellectuel, c'est alors qu'on aurait en effet un véritable *Esprit des choses*.

VII *Lettre à un ami, ou Considérations politiques, philosophes et religieuses, sur la Révolution française*, Paris, an III (1795). Ce fut après sept années que Saint-Martin, sur les instances d'un de ses amis, publia sa grande pensée sur la scène qui se passait dans le monde. Il regardait la Révolution française comme celle du genre humain, et comme une image en miniature du Jugement dernier, mais où les choses devaient se passer successivement, à commencer par la France. Kirchberger trouvait que

l'auteur de ce livre, en considérant ce grave événement dans son origine et dans son résultat, quoique jugeant peut-être avec trop de sévérité de malheureux instruments qui en ont été victimes, avait su résoudre avec sagesse et modération les grandes difficultés de théorie de l'édifice social, dont les constructions, dit-il, sont toujours à recommencer, si elles ne sont fondées sur une base élevée et fixe, et coordonnées à un but grand et moral. — *Eclair sur l'association humaine*, Paris, an V (1797), in-8°. Cet Eclair est comme une vue de l'esprit, qui découvre, dans le Principe de l'ordre social, le foyer d'où émanent la sagesse, la justice et la puissance, sans lesquelles il n'existe point d'association durable, soit qu'on l'établisse avec Helvétius sur les besoins et la prévoyance naturels à l'homme, soit qu'on l'appuie avec Rousseau sur une volonté prétendue générale, mais toujours particulière, dans l'homme plus ou moins vicieux. — *Réflexions d'un Observateur* sur la question proposée par l'Institut : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple*, an VI (1798). Après avoir passé en revue les divers moyens qui peuvent plus ou moins tendre à ce but en liant la morale à la politique, l'observateur montre l'insuffisance de ces moyens, si le législateur n'assoit lui-même, sur les bases intimes de notre nature, cette morale dont un gouvernement ne doit être que le résultat mis en action. L'auteur avait traité, quinze ans auparavant, un sujet analogue, proposé par l'académie de Berlin, sur *la meilleure manière de rappeler à la raison les peuples livrés à l'erreur ou aux superstitions*, question qu'il démontre insoluble par les seuls moyens humains (Mém. inséré dans ses Œuvres posthumes).

VIII. *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendement humain aux écoles normales*, sur l'existence d'un sens moral, et sur la distinction entre les sensations et la connaissance. Ce discours, prononcé à la suite d'une conférence publique du 9 ventôse an III (27 février 1795), se trouve imprimé dans la collection des Écoles normales (tom. III des Débats) publiée en 1801. La discussion qui eut lieu entre le professeur et l'élève, dit M. Tourlet dans sa *Notice historique* sur Saint-Martin, « a mis au jour toute la puissance de son adversaire ; il en est résulté que la question la plus abstraite a été traitée à fond ; » et nous ajoutons, entièrement à l'avantage du sens moral. — *Essai* relatif à la question proposée par l'Institut : *Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*, avec l'épigraphe : *Nascuntur idee, fiunt signa*, an VII (1799), in-8°. Un passage où le professeur soutenait l'antériorité des signes sur les idées, paraît avoir donné naissance à la question de l'Institut, qui suppose cette antériorité, et à laquelle l'auteur répond non moins victorieusement, en traitant la question suivant des formes moitié théosophiques, moitié académiques. Dans l'allégorie

facétieuse dont nous avons parlé, cet Essai qui s'y trouve intercalé, quoique d'un ton bien différent, est censé l'ouvrage d'un petit cousin de M^{me} Jof (la Foi), tracé par un psychographe dans le cabinet de Sedir (le Désir). Ce sont les deux personnages allégoriques principaux du livre qui a pour titre : le *Crocodile*, ou la *Guerre du bien et du mal, arrivée sous le règne de Louis XV, poème épico-magique en 102 chants*, etc., en prose mêlée de vers ; *œuvre posthume d'un amateur de choses cachées*, Paris, an VII (1799), in-8° de 460 pages.

IX. *Le Ministère de l'homme-esprit*, Paris, Migneret, an XI (1802), 3 parties : *De l'homme* ; — *De la nature*. — *De la parole*. L'objet de ce livre est de montrer comment l'Homme-esprit (ou exerçant un ministère spirituel) peut s'améliorer, et régénérer lui-même et les autres en rendant la Parole ou le *Logos* (le Verbe) à l'homme et à la nature. C'est dans cette Parole, que Saint-Martin, plein de la doctrine et des sentiments de Jacob Boehm, puise la vie dont il anime ici ses raisonnements et son style. Cependant cet ouvrage, quoique plus clair en général que les précédents, est encore, dans plusieurs endroits, trop éloigné des idées humaines pour être pleinement conçu et senti. La grande amélioration que le théosophe propose, consiste dans le développement radical de notre essence intime. Tous ses écrits reposent plus ou moins sur cette base ; mais, en résumé, le *Tableau naturel*, établissant, pour l'œuvre de la régénération, la nécessité d'un Réparateur, a fait voir la grandeur du sacrifice dans lequel la victime s'est immolée elle-même au lieu des holocaustes sanglants qui avaient lieu auparavant. L'*Homme de désir* a montré que le sang de cette victime étant esprit et vie, la miséricorde se trouvait ainsi réunie à la justice. Le *Ministère de l'homme-esprit* apprend enfin à opérer en lui-même l'action du Réparateur, en s'immolant, à son exemple, pour se séparer du règne matériel, organe du mal ; la renaissance de l'homme par cette voie où Jacob Boehm est entré si profondément selon Saint-Martin, étant bien préférable aux voies qu'ouvrent les visions contemplatives des mystiques, ou les manifestations sensibles produites, soit par l'exaltation de l'âme, chez Swedenborg, soit par l'assouplissement des sens corporels dans le magnétisme somnambulique.

X. *Traductions* d'ouvrages de Jacob Boehm, savoir 1. ° L'*Aurore naissante*, ou la *Racine de la philosophie*, etc., contenant une description de la nature dans son origine, etc., trad. sur l'édition allemande de Gichtel, 1682, par le *Philosophe inconnu*, avec une Notice sur Jacob Boehm, Paris, an IX (1800) in-8°. Cette nature originelle, que Boehm appelle *l'éternelle nature*, et dont la nôtre serait une altération., n'est point une nature sans *engendrement*, puisqu'elle est l'émanation d'un Principe un et indivisible,

que Boehm, pour se faire entendre, considère comme trinaire dans son essence, et septénaire dans ses formes ou modes. C'est donc à tort qu'elle a été confondue, ainsi que sa cause, avec la Substance-Principe de Spinoza.

Un Précis de l'origine et des suites de l'altération de cette nature, suivant Jacob Boehm, donné dans *Le Ministère de l'homme-esprit* (pag. 28-31), montre comment, en voulant dominer par le *feu*, dans le premier Principe, au lieu de régner par l'*amour* dans le second, l'esprit prévaricateur entraîna dans sa chute l'homme, qui lui avait été opposé ; comment, l'homme ayant été absorbé dans sa forme grossière, l'amour divin voulut lui présenter son modèle, pour lui faire recouvrer sa ressemblance, par son union avec son type. Ces points, en général n'ont rien sans doute que de biblique : mais, dans l'énoncé des formes des trois Principes, les expressions des diverses propriétés de l'Être, qui tendent à *comprimer, attirer, émouvoir* (formes essentielles du premier Principe) ; celles de même qui en sont la manifestation, et qui consistent à *échauffer, éclairer, produire* et *opérer* (formes appartenant au second et au troisième Principe) peuvent sembler, en partie, extraites des qualités de l'ordre sensible : cependant, malgré les termes de physique ou de chimie, trop souvent mêlées à l'expression des notions les plus élevées, c'est toujours dans un sens immatériel et spirituel que Boehm veut qu'on l'entende ; et c'est aussi dans ses propres aperçus, sans rien emprunter à Paracelse, qu'il a puisé ces notions, qui sont la base de sa philosophie.

Saint-Martin avoue au reste, avec Poiret, que l'auteur est à-la-fois sublime et obscur, et qu'en particulier son *Aurore* est un chaos, mais qu'elle contient tous les germes développés dans ses *Trois Principes*, et dans les productions subséquentes, sur lesquelles nous ferons peu de remarques. — 2. ° *Les Trois Principes de l'essence divine*, Paris, an X (1802), 2 vol., in-8° Cet ouvrage, composé sept ans après l'*Aurore naissante*, est bien moins informe ; et l'on peut le regarder comme un tableau complet de la doctrine de l'auteur, sauf les éclaircissements et les nouvelles explications que présentent les ouvrages suivants, quoiqu'ils ne forment encore qu'une portion de ses Œuvres : mais elle est suffisante pour en donner idée ; et l'œuvre entière ne satisferait pas ceux des lecteurs qui n'auraient pu comprendre les mêmes choses répétées et expliquées souvent jusqu'à satiété par l'auteur même. — 3. ° *De la Triple vie de l'homme*, édit. revue par M. Gilbert, Paris, Migneret, 1809, in-8°. C'est sur la manifestation de l'origine, de l'essence et de la fin des choses suivant les *Trois Principes*, qu'est établie cette *Triple vie*, comprenant la vie extérieure et corporelle, la vie propre et interne et la vie divine, où l'âme entre par une nouvelle naissance, et pénètre dans l'esprit du Christ. — 4. ° *Quarante questions*

sur l'âme, etc., suivies des *Six points* et des *Neuf textes*, éd. revue par le même, Paris, 1807, in-8°. Ces questions qui roulent sur la nature et les propriétés de l'âme, avaient été proposées à l'auteur, par un amateur de théosophie, son Maître en chimie, le docteur Balthazar Walter. Les réponses sont annoncées comme n'étant point selon la raison extérieure, mais selon l'esprit de la connaissance, d'après les principes dont l'auteur a donné les bases, et dont elles sont une récapitulation.

Ces diverses traductions forment à-peu-près le tiers des Œuvres de Boehm, dont il n'y avait que deux ouvrages traduits jusqu'alors, en vieux langage : le 1^{er}, la *Signatura rerum*, imprimé à Francfort, en 1664, sous le nom du *Miroir temporel de l'Eternité* ; et le second, à Berlin, 1722, in-12, intitulé le *Chemin pour aller à Christ*.

XI. *Œuvres posthumes de Saint-Martin*, 2 vol. in-8°, Tours, 1807. On distingue dans ce Recueil : — 1. ° un choix sagement fait des Pensées de Saint-Martin, par M. Tournier ; — 2. ° un Journal, depuis 1782, de ses relations, de ses entretiens, etc., sous le titre de Portrait de Saint-Martin fait par lui-même ; — 3. ° plusieurs Questions et Fragments de littérature, de morale et de philosophie, entre autres, divers morceaux sur la *Poésie prophétique*, sur l'*Admiration*, sur les *Voies de la sagesse*, et les *Lois de la Justice divine* ; — 4. ° des Poésies où, comme on le pense bien, l'auteur s'attache plus au fond qu'à la forme : cependant on trouve, dans le *Cimetière d'Amboise*, surtout dans les *Stances sur l'origine et la destination de l'homme*, des pensées profondes, exprimées avec sentiment et avec énergie ; — 5. ° enfin des Méditations et des Prières, où se peint véritablement l'homme de désir, qui forme des vœux pour que ses semblables recherchent les vraies connaissances, les jouissances pures de l'esprit, en les puisant dans leur propre centre, et en s'élevant de là vers la source de la lumière et de la vie, après laquelle ils n'avaient cessé de soupirer.

PROGRAMME D'UN COURS DE KABBALE

par Sédir

Ce programme d'un cours de Kabbale de Sédir est paru dans les numéros de septembre et octobre 1901 de la revue L'Initiation

(ÉCOLE HERMÉTIQUE, SAISON 1901-1902)

Nous diviserons cette suite de causeries en quatre parties : 1° Théogonie ; 2° Cosmogonie ; 3° Androgonie ; 4° Relations réciproques ; biologie générale.

Nous n'aurons ni le temps, ni les moyens de faire de la critique ou de l'érudition ; nous nous proposons simplement de donner un aperçu général de la tradition hébraïque, de ses tenants et de ses aboutissants.

La Kabbale hébraïque vient des Chaldéens, c'est-à-dire du collègue initiatique de Babylone. Lorsque, vers le XXVIII^e siècle avant Jésus-Christ, Krishna élaborait la mise au point des tendances spirituelles de l'humanité, sous le nom de Brahmanisme, et institua le culte de l'aspect divin appelé Brahma, tous les collèges métropolitains le suivirent et, à son exemple, firent dans la suite des siècles des mises au point pour leurs générations respectives.

L'initiation chaldéenne est une de ces mises au point secondaires. Les traditions qu'elle légua à ceux d'entre les captifs hébreux qui étaient initiés, sont non pas une synthèse, mais une synchrèse.

L'hiéroglyphisme n'en vient plus du monde de la Gloire ou du Nom (*Shem*), mais il est compliqué par les systèmes d'occultisme, qui inventent des valeurs secrètes aux accents, aux diphtongues et aux signes musicaux.

De là cette différence radicale ; les livres de Moïse sont inspirés directement par le Verbe ; tout y a un sens vivant : lettres, versets, chapitres, nombres.

La tradition kabbalistique est la juxtaposition de plusieurs systèmes d'hiéroglyphisme. Les 10 sephiroth sont un système, les 22 lettres un autre, les 32 voies un troisième, les 50 portes un quatrième, etc. Et les correspondances entre ces systèmes sont artificielles et modernes (XII° et XIII° siècles).

ק ל כ ק, telle est l'orthographe allemande et celle que recommande Raymond Lulle (*De Auditu Kabbalístico*). On a trouvé, ces temps-ci, des différences considérables dans la signification de ce mot, selon qu'il est inscrit par un ק ou par un כ : nous ne pouvons examiner cette question en ce moment parce que, pour être résolue, il faudrait assembler au préalable les matériaux de la plupart des traditions secrètes de l'Orient. Les uns la disent apportée à Adam, dans l'Eden, par l'ange Raziel, les autres reçue par Moïse sur le Sinaï et transmise oralement aux soixante-dix anciens. Tous ont raison.

L'initiation totale est contenue dans le *Sepher* de Moïse ; elle venait du don divin qui accompagna la descente des premiers hommes sur notre planète ; puis obscurcie, démembrée, défigurée, elle se transmet de bouche en bouche par les anciens d'Israël, jusqu'après Salomon ; là, elle se perdit à peu près complètement et fut restaurée tant bien que mal par Daniel, initié des Chaldéens.

Voir dans le tableau ci-contre comment Robert Fludd divise la Kabbale.

La vraie ou essentielle qui vient de Dieu dans laquelle l'ésotérisme est l'esprit.

- *C. Bereschit*, Cosmologie. Explique le jeu des forces célestes et terrestres, par le raisonnement et la philosophie. Son objet est le même que celui de la magie naturelle.
- La *Mercava* qui enseigne : Les symboles des lettres (*Notaricon*), scrute la nature des êtres invisibles de tous degrés. La théomantique étudie les noms divins.

La superstitieuse et illégitime qui vient au monde dont l'ésotérisme est la lettre.

- La *Gématrie* ou Arithmétique. Transmutation des syllabes et des expressions oraculaires. La supputation des nombres exprimés par des caractères.
- La *Notariatique* : celle qui s'exprime par des lettres au lieu de mots en guise d'oracles.
- *Temurah* : Permutation de lettres. Ces trois recherches sont vaines et poussent, par le découragement qu'elles amènent, aux opérations ténébreuses.

On voit que, pour ce porte-parole des frères de la Rose-Croix, la Kabbale littérale est fausse.

Tout ce que nous venons de dire est traditionnel et s'écarte de l'opinion des exégètes. Voici ce que dit M. Franck¹ sur le sujet :

Les théologiens ne sont connus en Israël qu'à partir du III^e siècle avant Jésus-Christ. On les appelle les Thannaïm ; le dernier d'entre eux est Judas le Saint, auteur de la *Mishna*, qui vivait au II^e siècle après Jésus-Christ ; les plus célèbres sont Gomaliel, Akiba, Simeon ben Jochaï. Les Amoraïm ou commentateurs leur succèdent ; leur œuvre s'appelle la *Guemara*. Ces deux recueils forment le *Talmud*.

¹ Adolphe Franck (1810-1893) est un philosophe français qui a étudié la philosophie du judaïsme et la philosophie du droit. Il est notamment l'auteur d'un célèbre ouvrage intitulé *La Kabbale ou La Philosophie Religieuse des Hébreux* (1843). Note de la rédaction décembre 2022.

Quant à la Kabbale elle-même, dont il n'est pas permis de s'occuper avant l'âge de quarante-ans, elle est divisée en deux portions : l'une, Mhasha Bereschit, histoire de la création, peut être enseignée par un maître à deux disciples. L'autre, Mhasha Mercabah, histoire du char, ne peut jamais être révélée entièrement même à une seule personne. On connaît l'histoire des quatre disciples dont un seul sort sage du jardin de délices, P R D S, de cette mystérieuse doctrine.

Ad. Franck se trompe en voyant dans le *Zohar* la suite du *Sepher Ietzirah* ; il pense à tort que la doctrine symbolique est celle de l'enfance des peuples, que les idées ou les concepts intérieurs valent plus que des formules numériques : nous ne le pensons pas.

L'hiéroglyphisme ne vient pas de l'enfance d'une race, mais de son antiquité ; la philosophie telle qu'on la conçoit de nos jours n'est pas un point de perfection, mais l'effort sans méthode du cerveau humain, qui sent intuitivement que le membre est la loi de son fonctionnement, qu'il est une machine et non pas un principe, un miroir et non pas un flambeau : vérité essentielle que les anciens sanctuaires patriarcaux avaient connue, mais que l'orgueil avait obscurcie et obscurcit encore de nos jours.



1. THÉOGONIE

Pour le kabbaliste, le monde ne sort pas du néant au sens populaire de ce mot, mais du Non-Cela, de l'*Aïn-Soph* ; de même que rien ne se perd, rien ne se crée non plus de rien, dans les cycles de la Nature. C'est pourquoi le monde est une bénédiction ; cette pensée profonde, basée sur la remarque que la première lettre du *Sepher* est un *Beth*, signifie que la création est une bonté de Dieu qui veut que ses créatures deviennent conscientes de leur bonheur ; et elles n'acquièrent cette conscience que par la science ou l'expérience des formes de la vie relative.

« La science du Créateur n'est pas comme celle des créatures ; car, chez celles-ci, la science est distincte du sujet de la science et porte sur des objets qui, à leur tour, se distinguent du sujet. C'est cela qu'on désigne par ces trois termes : la pensée, ce qui pense et ce qui est pensé. Au contraire, le Créateur est lui-même, tout à la fois, la connaissance, et ce qui connaît, et ce qui est connu. En effet, sa manière de connaître ne consiste pas à appliquer sa pensée à des choses qui sont hors de lui ; c'est en se connaissant et en se sachant lui-même qu'il connaît et aperçoit tout ce qui est. Rien n'existe qui ne soit uni à lui et qu'il ne trouve dans sa propre substance. Il est le type de tout être et toutes choses existent en lui sous la forme la plus pure et la plus accomplie ; de telle sorte que la perfection des créatures est dans cette existence même par laquelle elles se trouvent unies à la source de leur être, et à mesure qu'elles s'en éloignent, elles déchoient de cet état si parfait et si sublime². »

Techniquement, les mystères de la Nature divine sont contenus dans ces noms divins.

Il y a, selon Reuchlin, trois séries de noms divins. Les premiers expriment la substance divine ; ce sont :

א ה י ה	<i>Ego sum qui sum.</i>
א ו ה	Lui.
ש א	Le feu.

² Moïse Corduero, *Pardes Rimonim*, f° 55, r°.

Les seconds expriment ses attributs : ce sont les noms séphirotiques.

La troisième série ne comprend qu'un terme qui exprime l'essence divine retirée en elle-même et se reposant au-dessus de toute créature. C'est le Tetragrammaton, le *Shemhamphorash*. Ses quatre lettres gouvernent tout l'univers par des correspondances, dont voici quelques-unes :

י	Le feu	Le chaud	Le point	Le tonique	Phishôn	Le lion
ה	La terre	Le froid	La ligne	La tierce	Gihon	Le taureau
ו	L'air	Le sec	Le plan	La quinte	Hiddekel	L'aigle
ה	L'eau	L'humide	Le solide	L'octave	Phrat	L'homme

« De plus, dit Ad. Franck, chacune de ces lettres, considérée à part ne nous offre pas une signification moins mystérieuse. La première (י), qui est aussi le signe du nombre dix et nous rappelle par sa forme le point mathématique, nous apprend que Dieu est le commencement et la fin de toutes choses, car le point, c'est le commencement, l'unité première et la décade, c'est la fin de toute numération. Le nombre cinq exprimé par la seconde lettre (ה) nous indique l'union de Dieu et de la Nature ; de Dieu représenté par le nombre trois, c'est-à-dire par la Trinité ; de la Nature visible représentée, selon Platon et Pythagore, par la dyade. La troisième lettre est le signe du nombre six. Or, ce nombre, que l'école pythagoricienne avait également en vénération, est formé par la réunion de la manade, de la dyade et de la triade, ce qui est le symbole de toutes les perfections. D'un autre côté, le nombre six est aussi le symbole du cube, des solides ou du monde, donc il faut croire que le monde porte le cachet de la perfection divine. Enfin la quatrième lettre est la même que la seconde (ה), et par conséquent nous nous trouvons encore une fois en présence du nombre cinq. Mais ici il correspond à l'âme humaine, à l'âme rationnelle, qui tient le milieu entre le ciel et la terre, comme cinq est le milieu de la décade, expression symbolique de la totalité des choses. »

Jéhova a toujours été regardé, selon Drach³, dans la synagogue comme désignant la Trinité : le *Iod* est ce point générateur, le premier *Hé* ou la Mère est le Fils que les Kabbalistes appellent encore le Bon, ou la Colonne du Milieu, et le *Vaf* est le Saint-Esprit. Le deuxième *Hé* enfin

³ David Drach (1791-1843), devenu Paul-Louis-Bernard Drach après son baptême, dit aussi *le Chevalier Drach* est un ancien rabbin français d'origine alsacienne converti au catholicisme. Il fut bibliothécaire de la Congrégation pour la propagation de la foi à Rome. Note de la rédaction décembre 2022.

représente ce second aspect du premier Hé qui est sa nature humaine. Aben Ezra, D. Kimhi, Abarbanel répètent tous que ce grand nom sera un à la venue du Messie, qu'il sera dans la bouche de tous et qu'on le lira tel qu'il est écrit.

Voici quelques données sur chacune des lettres sacrées :

Le *Iod* est la royauté de Dieu ; nous ne pouvons que la louer, car elle est incompréhensible. Cette lettre est l'occultation de la Sagesse, les choses cachées de la Sagesse dont Job a dit : « Elle se dérobe aux yeux de tout vivant » ; la volonté illimitée, la pensée très profonde. R. Simeon ben Jochaï enseigne : Le point primitif du *Iod* est la Couronne suprême ; dans notre écriture, il s'étend de manière à avoir au-dessous de lui un corps, qui est la Sagesse céleste ; ce corps se termine par un autre point qui est la Prudence céleste ; cependant ces trois ne sont ensemble qu'une lettre unique, un point unique.

Le Hé est fondé sur la puissance divine aussi bien que sur la royale majesté. C'est d'elle que procèdent les splendeurs qui sont au-dessous d'elle, comme elle-même procède des splendeurs qui sont au-dessus d'elle. Si, au lieu de sa figure ordinaire ה, vous transportez le point à droite, elle devient *yad* י, c'est la main du Seigneur. L'Écriture dit (Genèse, II, 4) : « Elle est l'origine du ciel et de la terre quand ils furent créés, **בַּח בְּלֵאָס**. » Séparez le mot et lisez : **בַּח יְבֵלֵאָס** : *il les a créés par la lettre Hé*. La configuration de cette lettre offre une ouverture par le bas et une ouverture par le haut, plus étroite, et sur le côté, pour indiquer que les hommes que leurs péchés entraînent vers l'enfer peuvent, par la vertu de cette lettre, éviter la perdition qui les menace et monter au séjour céleste de la gloire éternelle. Mais on descend facilement et l'on monte difficilement. La lettre *hé* elle-même descend jusqu'à l'enfer et emmène sa captivité jusqu'au ciel. Ce hé est appelé la mère, non seulement parce qu'en hébreu cette lettre est la marque du féminin, de même que le *Iod*, en tant que lettre servile, indique souvent le masculin, mais aussi parce que la vertu divine qu'elle dénote produit, avec celle qui est au-dessus d'elle, une autre vertu divine.

Le caractère de *Vav* est de lier par un lien d'amour, car il est la conjonction *et* ; par suite il est le mystère d'union. Il a en soi la vie unitive et la communique aux autres. Ainsi que l'annonce sa configuration, il est l'arbre de vie, il est le fleuve des grâces qui coule vers tous, la flamme allongée qui va éclairer et embraser les cœurs, tandis que le *Iod* est un

charbon ardent formant un point immuable et sans figure déterminée. Il regarde en haut parce qu'il reçoit son influence de la suprême couronne céleste, et il se prolonge en bas pour communiquer cette influence à ce qui est au-dessous. Il est la colonne du monde parce que son essence même est la prudence. Enfin il s'appelle Esprit et fils de *Iod* et de *Hé*.

Le second *Hé* est la Divinité terrestre, c'est-à-dire descendue sur la terre⁴.

On sait que le Tétragramme a un synonyme : Aehieh **אחיה**, mot qui est à la première personne. L'Aleph s'y rapporte à la couronne suprême et aux deux manières d'être unies à celles-ci, lesquelles sont la *Sagesse* et la *Prudence* ; les Kabbalistes l'appellent le *Vav* du milieu, parce qu'en l'écrivant verticalement il représente un **יוי** *Vav* qui figure la Couronne auquel adhèrent deux *Iod* qui figurent la Sagesse et la Prudence.

Cette lettre, écrite en plein (c'est-à-dire ALPH. **אלפ**) donne par métathèse *Pélé*, qui signifie ce qui est secret, occulte, hors de la portée de tout œil (Deutér., XVII ; 8, et Jérém., XXXII, 27), la première des processions divines (Atgiloth).

D'après le *Zohar* (*Medrasch Ruth.*, fol. 15, col. 61), le *Iod* est l'âme de l'âme, son nom est Adam, sa lumière est triple et une.

Le *Hé* est nommé âme divine, *Neshamah*, il est un avec le *Iod*, il a cependant plusieurs rayons. Le *Vav* est nommé Esprit, fils des deux précédents. Le deuxième *hé* se nomme âme humaine (*nephesh*) et fille.

Le Père, la Mère, le Fils et la Fille sont un grand mystère. Le même texte établit les calculs suivants :

$$\begin{array}{rcl}
 \text{Adam } \mathbf{אָרַם} & = 1 + 4 + 40 = & \mathbf{45} \\
 \\
 \text{Iod } \mathbf{יִוִּי} & = 10 + 6 + 4 = & 20 \text{ ---+} \\
 \text{Vav } \mathbf{וַוַו} & = 6 + 1 + 6 = & 13 \quad ! \\
 \text{Hé } \mathbf{הַה} & = 5 + 1 = & 6 \quad ! \quad = \mathbf{45} \\
 & & 6 \text{ ---+}
 \end{array}$$

⁴ La même personne que le premier (*Zohar*, part. I, 30, col. 118).

Enfin, plus loin il est dit : du *Iod* vient la crainte du Seigneur ; du *Hé*, la réconciliation de l'homme ; du *Vav*, la fidélité à la loi ; du *Hé*, les œuvres méritoires et l'éloignement du péché.

On connaît la figure kabbalistique de l'Aleph :

La partie supérieure représente la Majesté divine comme simple pensée ; l'inférieure représente la Majesté divine dans le juste quand il fait entendre sa voix aux hommes (*Thikkuni Zohar*) éd. de Livourne 1810, fol. 48, R.) (Cité par Drach.)

Le nom de quatre lettres possédant trois points, voyelles est dit par les Kabbalistes être formé de sept voyelles.

Pour beaucoup de Kabbalistes, le mystère de la Trinité est expliqué ou indiqué dans le verset : D'où viendra mon secours ? Mon secours viendra de Jéhova (Ps. CXXI), où est signifié par *Aïn*. *A*, disent les Tikkunim du Zohar, est la couronne suprême ; *Iod* est la Sagesse ; *Noun*, la prudence. Rabbi Aron le Grand, chef de l'Académie de Babylone, par conséquent antérieur au XI^e siècle, dit proprement qu'aucun homme ne peut se former une idée du triple nombre qui subsiste dans la manière d'être, dans l'essence de Dieu.

Le verset connu du Deutéronome : Écoute, ô Israël, Jéhova, notre Seigneur, est un, — fournit de nombreux commentaires dans ce sens. « Il a dit en outre : Il y a deux auquel s'unit un, et ils sont trois, et étant trois ils ne sont qu'un. Il nous dit : ces deux sont les deux Jehovah du verset : Écoute, ô Israël. — Elohênu vient s'y joindre. Et c'est là le cachet du sceau de Dieu : Vérité. Et, comme ils sont joints ensemble, ils sont un dans l'unité unique. » (Zohar, fol. 77, col. 307). Ailleurs, à propos de l'attribution des trois premières lettres du Tétragramme aux trois personnes de la Trinité, le même livre dit que la quatrième clé (le second hé, la nature humaine du Verbe) a été mise en réserve sous l'arbre de vie et il ajoute : « Jehovah, c'est ce qui est représenté par la lettre *Iod*, premier principe céleste du saint nom ; Elohênu est le mystère représenté par le *hé* céleste, deuxième lettre du saint nom. Jehovah : ceci est l'émanation qui descend sur la terre par le mystère que représente la lettre *Vav*. Tous ces trois sont un d'une unité unique. » Le Tétragramme est souvent indiqué dans les manuscrits anciens par trois *Iods*, et son équivalent Aehieh par trois *Aleph* (Drach, passim).

Parmi les noms divins kabbalistiques il en est trois sur lesquels le Talmud appelle particulièrement notre attention : le premier est le nom de quatre lettres qui se trouve dans la Bible. Les deux autres ne s'y rencontrent pas. Le premier était enseigné une fois par semaine aux disciples ; le second fut caché dans la suite des temps, et on le prononçait à voix basse pendant la bénédiction du peuple ; il avait douze lettres ; le dernier, enfin, de quarante-deux lettres, ne se donnait qu'à un homme sage et éprouvé. Drach cite un passage du Galé-Razaiya (révélateur des mystères) de Rabbi Juda le Saint, d'après lequel le nom de douze lettres forme les mots de Père, Fils et Saint-Esprit. « Il convient de dérober ce secret aux yeux des hommes jusqu'à la venue du Messie notre Juste. » Ad. Franck trouve le nom de quarante-deux lettres en réunissant les noms des dix Séphires.

Il y a, en outre, un nom de soixante-douze lettres, formé par des combinaisons du nom de quatre lettres : son nombre est extrait de la manière suivante :

י	10	10
יה	10 + 5	15
יהו	10 + 5 + 6	21
יהוה	10 + 5 + 6 + 5	26

		72

Il serait trop long de rapporter ici tous les passages du *Zohar* sur la première section de la Genèse, qui répètent plusieurs fois ces différentes propositions. Nous nous bornerons aux citations suivantes :

1° Fol. 1, col. 10 « *Berêschit* répond au mystère renfermé dans le nom de *Jéhova*. ».

2° Fol. 8, col. 30. « Sur ces paroles du texte : *Dans le principe Dieu créa*, etc., Rabbi Hhiya s'est expliqué de cette façon : Il est écrit : *la Crainte de Dieu est le principe de la Sagesse* ».

L'auteur sacré aurait dû dire : *la Crainte de Dieu est la fin de la Sagesse*, et *non* le commencement, puisque la Sagesse est ce degré qui conduit à la Crainte de Dieu ? Mais il entendait parler de la *Sagesse céleste, éternelle*. Il voulait nous dire que la Crainte de Dieu est la première porte par laquelle on entre pour s'approcher de la Sagesse éternelle.

Le préfixe *beth* ב devant le mot *rêschit*, Principe, annonce ce qu'il y a dans le Principe *deux qui sont unis ensemble* : deux points unis dont l'un est caché et invisible et l'autre se montre à découvert. Et parce qu'ils sont inséparables, le terme *rêschit* est au singulier : *Un*, non pas *deux*. *Qui reçoit l'un reçoit également l'autre, tous n'étant qu'un*. Car il est lui-même son nom, ainsi qu'il est écrit : « Et qu'ils sachent que toi seul as nom Jéhova. »

3° Fol. 15, col. 58. « Dans le PRINCIPE, mystère de la Sagesse. » Dans le PRINCIPE c'est le VERBE qui correspond au degré de la Sagesse et il est appelé *rêschit*.

4° Fol. 20, col. 79. « *Beth* ב : *Rêschit* ראשיה, c'est la Sagesse, ainsi que l'interprète Jonathan בחכמהא : *par la Sagesse*, parce que ce *rêschit* est le *second dans le nombre*. Et il est appelé *rêschit*, principe, parce que la *Couronne céleste, toujours invisible*, ne faisant pas encore nombre, le *rêschit* est le second, c'est pourquoi il est dit : Dieu produisit *Beth-Rêschit* (le principe second). De plus, comme la *Sagesse d'en haut* est le Principe, de même la *Sagesse d'en bas* est aussi le Principe. Par ce motif il ne faut pas séparer la lettre *beth*, *deux*, du nom *rêschit*. Nous appelons ce *berêschit* le VERBE et tel il est. »

5° Fol. 19, col. 76. « Dans le Principe, RÊSCHIT Dieu créa. Mystère renfermé dans ce verset : *Vous prélèverez à Jehova le Rêschit* (les prémices) *de vos pâtes en gâteau consacré* (Nombres, XV, 19, 20). Ceci est la Sagesse céleste ; c'est elle qui est le *Rêschit*. »

En outre, Riccius (*de Verbo mirifico*) prétend que les doctrines traditionnelles abondent dans le sens de la théologie chrétienne. Ainsi, dès le premier verset de la Genèse, « au commencement Dieu créa le ciel et la terre », il trouve le mystère de la Trinité. En effet, en arrêtant notre attention sur le mot hébreu que nous traduisons par créer (בלא) ; en considérant chacune des trois lettres dont il se compose comme l'initiale d'un autre mot tout à fait distinct du premier, on obtiendra ainsi trois termes qui signifieront le *Père*, le *Fils* et le *Saint-Esprit* (אב · בב · דוחחקדש). Dans ces paroles tirées des psaumes : « La pierre que les architectes avaient méprisée est devenue la pierre angulaire », on trouvera par le même procédé les deux premières personnes de la Trinité (אבבואבו). Le nom de Jésus traduit en hébreu (יהשוח), c'est le nom même de Jéhovah plus la lettre ש, qui, dans la langue des

kabbalistes, est le symbole du feu ou de la lumière et dont saint Jérôme dans son interprétation mystique de l'alphabet a fait le signe de la parole. Ce nom mystérieux est donc toute une révélation, puisqu'il nous apprend que Jésus, c'est Dieu lui-même conçu comme lumière et comme parole, ou le Verbe divin. Il n'y a pas jusqu'au symbole même du christianisme, jusqu'à la croix qui ne soit clairement désignée dans l'Ancien Testament. Soit par l'arbre de vie que Dieu a planté dans le paradis terrestre, soit par l'attitude suppliante de Moïse, quand il lève les bras au ciel pour demander le triomphe d'Israël dans sa lutte contre Amalec, soit enfin par ce bois miraculeux qui, dans le désert de Marah, change l'eau amère en eau douce. Dans la pensée de Reuchlin, Dieu s'est manifesté aux hommes sous différents aspects pendant les trois grandes périodes religieuses que l'on distingue ordinairement depuis la création ; et à chacun de ces aspects correspond dans l'Écriture un nom particulier qui le caractérise parfaitement.

Sous le règne de la nature, il s'appelait le *Tout-Puissant* (**שדי**) ou plutôt le fécondateur, le nourricier des hommes ; tel est le Dieu d'Abraham et de tous les patriarches. Sous le règne de la loi, ou depuis la révélation de Moïse jusqu'à la naissance du christianisme il s'appelle le *Seigneur* (**אדני**) parce qu'il est alors le roi et le maître du peuple élu. Sous le règne de la grâce il se nomme *Jésus* ou le Dieu libérateur (**אבנאנו**). Ce point de vue ne manque pas de vérité et de grandeur (Ad. Franck).

Enfin, Rittangel⁵ semble assimiler, d'après la paraphrase chaldaïque, le Saint-Esprit à la Shekinah. (Cf. sa traduction du *Sepher Ietzirah*.)

Voici une série importante de noms divins ; on comprend qu'il y en ait plusieurs hiérarchies selon l'étude que l'on veut faire et l'aspect sous lequel on regarde l'Absolu :

Eheieh	Kether
lah	Hocmah
Iehovah	Binah
El	Geburah
Elohim Gibbor	Gedulah
Iedoud	Tipheret
Elohi Tzebaoth	Netzach

⁵ Johann Stephan Rittagel (1606 - 1652) était un écrivain allemand controversé et un hébraïsant chrétien. Note de la rédaction décembre 2022.

Iohah Tzebaoth
Shaddai
Adonai

Hod
Iesod
Malkout

Les dix noms de Dieu et les dix Sephiroth sont une seule et même chose, car la partie spirituelle de ces noms, c'est l'essence même des numérations divines. (*Jardin des Grenades.*)



2. COSMOGONIE

Ceci nous prouve une transition toute naturelle pour passer à la cosmogonie.

Les lois cosmiques sont symbolisées par le système des *Sephiroth* ou numérations. La clé de ce système est quadruple ; soit :

$$\begin{aligned}(3 \times 3) + 1 &= 10 \\ 5 + 5 &= 10 \\ 1 + 3 + 6 &= 10 \\ 1 + 2 + 3 + 4 &= 10\end{aligned}$$

Ainsi ce système peut être appliqué à Dieu, à la Vie générale physique, au Verbe et à l'Intellect humain.

Les sephiroth sont le monde de l'émanation ou Adam Kadmon ;
Les anges sont le monde de la création ;
Les intelligences des sphères sont le monde de la formation ;
La création matérielle est le monde du travail ou de l'action.

Dieu le Père est l'Ancien des jours, le vieillard ; sa figure est le long visage, son cerveau crée chaque jour 13.000 myriades de mondes ; la rosée de sa tête est la nourriture des saints les plus élevés. Son visage est long de 370 fois 10.000 mondes. Sa forme est l'Adam céleste, le nom de quatre lettres.

La couronne est une source, la sagesse est le ruisseau ; l'intelligence est le bassin ou la mer ; et de cette mer sortent sept fleuves.

La sagesse est comme un point. L'intelligence est immense.

Les Sephiroth sont le nom de l'Ancien des Anciens, l'Adam Kadmon, le Verbe en un mot.

Dans chaque sephire il y a l'aspect du vase et celui de la lumière.

La couronne est le principe de tous les principes, la sagesse mystérieuse, le diadème des diadèmes ; je suis le point primitif. Pour

produire ce point primitif, Dieu s'est concentré en sa propre substance, ce qui a donné naissance à l'air primitif ; alors Dieu s'appelle Aïn, nulle chose ; telle est la tête blanche ou l'Ancien, ou le Grand Visage, Arich Anpin.

De là viennent deux principes opposés et inséparables, la Sagesse (+) et l'intelligence (-) dont le fils est Dhth, la Connaissance. Ces trois existent ensemble dans la tête blanche ; elles sont tout ce qui a été, qui est et qui sera.

La pensée renfermée en elle-même, la pensée répandue ou mêlée à l'esprit, et l'esprit développé dans les chœurs des anges sont une seule chose ; elles se lient l'une à l'autre et la pensée elle-même est unie au non-être. (*Zohar*, 1^{ère} part., fol. 246 v.) En d'autres termes, le mot **אהיה** est la réunion de tout ce qui est, l'état des voies de la Sagesse cachées et réunies ; **אשל איה** est la mère portant toutes choses dans son sein et prête à les mettre au jour. Enfin **אהיה אשל איה** est Jéhovah, sous lequel toute chose est à sa place (*Zohar*, 3^{ème} part., fol. 65 v.)

Les trois premières sephires, dit encore Corduero⁶, sont une seule chose.

La couronne est la connaissance ou la science, la pensée ;
La sagesse est ce qui connaît, ce qui pense ;
L'Intelligence est ce qui est connu, ce qui est pensé.

Mais ce qui est triple chez l'homme est un chez le Créateur, parce qu'Il est tout.

Les sept autres termes sont appelés sephiroth de la construction.

La miséricorde et la justice sont également opposées, et unies dans la beauté ; de la première sortent les âmes viriles, de la seconde sortent les âmes masculines. La beauté, localisée dans le cœur, est donc la somme des qualités morales, ou du bien. Le triomphe (netzach +) et la gloire (hod -) comprennent « l'extension, la multiplication et la force ; ce sont les armées de l'Éternel, toutes les forces de l'Univers sortent d'elles » ; leur union est le Fondement, organe de la génération universelle. Malkout est l'harmonie de toutes.

⁶ Rabbi Moïse Cordovero (Moshé ben Yaakov Cordovero - 1522-1570), connu aussi par le surnom de Ramaq (acronyme de Rabbi Moshe Qordovero) est un rabbin et philosophe, l'un des plus grands kabbalistes du judaïsme. Note de la rédaction décembre 2022.

Tel est Aziluth, le monde de l'émanation. Symbole de la flamme. Les trois trinités : métaphysique, sensible ou morale et naturelle, sont synthétisées dans la colonne du milieu : couronne, beauté, royaume. La première est l'Ancien, le Grand Visage ; la deuxième est le Roi ; la troisième est la Reine ou Shekinah, présence réelle de Dieu au milieu de toute la création.

Leur amour réciproque peut venir d'en haut, de l'époux, descente des âmes ; d'en bas, de l'épouse, remontée des âmes.

Ce dernier baiser peut avoir lieu quand l'âme est encore incarnée : extase.

Il y a en l'Absolu :

- 1° Lieu ;
- 2° Son voile ;
- 3° Son image imprimée sur ce voile.

L'ombre de cette image, ce sont les géants ou rois d'Edom ou créations fictives.

Cette image elle-même brille quand la conception de Dieu fait que l'humanité l'éclaire.

Elle est double :

- blanche, lumineuse : Dieu du sage, Homme-Dieu
- noire, sombre : Dieu du vulgaire, Dieu-Homme.

De là, on peut concevoir la théorie des rapports réciproques de Dieu et de Sa créature.

Dieu est le Macroprosope, le long visage (Arich Anpin), la sagesse immuable.

Son image est Adam (Kadmon, Belial ou Protoplastes), Humanité universelle, androgyne dans tous les sens, le microprosope, le court visage (Seir Anpin), la Sagesse révélée.

Le lieu du premier est l'Eden éternel.

Le lieu du second est l'Eden aux quatre fleuves, le Paradis, qui est en même temps réservé à l'homme.

Dans le Zohar, le Verbe ou la Sagesse, par lequel tout a été créé, et le principe de toute vie est appelé l'Eden Houlaah ou supérieur. Mais il ne prend le nom de Paradis que dans une acception kabbalistique que Molitor⁷ développe de la façon suivante : les quatre lettres de ce mot hébraïque P, R, D, S deviennent les initiales de quatre mots qui caractérisent chacun des sens que peuvent prendre les textes sacrés. Le premier s'appelle *Pashut*, c'est le sens littéral ; le second s'appelle *Remmez* est le sens allégorique ; le troisième est *Derâsh*, sens symbolique communiqué aux seuls initiés supérieurs ; le quatrième est le *Sod*, ou secret suprême, l'anagogie concevable seulement par l'extase.

Ces quatre mots correspondent entre autres choses aux lettres du tétragramme, aux mondes, aux points cardinaux.

LETTRES	MONDES	POINTS CARDINAUX	SENS		
Iod	Atziluth	Orient	Sod	Sa	
Hé	Briah	Occident	Derâsh	De	
Vav	Yetzirah	Sud	Remmez	Ra	
Hé	Aziah	Nord	Pashut	Pa	

Néanmoins le Verbe influe du premier Eden dans le second, dont la constitution est indiquée par le système sephirothique ; et dans ce système sont plus particulièrement verbales les sephires 6, 7 et 10.

Ou encore : le Père est l'Incognoscible ; le Fils est les Sephiroth ; l'Esprit est l'Alphabet de 22.

Voir le tableau classique des Sephiroth.

Voici à titre d'exemple la clé des Sephires donnée par Papus :

⁷ Franz Joseph Molitor (1779-1860), philosophe allemand, il se mit à apprendre l'hébreu et se lança dans l'étude de la kabbale et du talmud. Son œuvre a pour objet de montrer que sans la kabbale juive l'œuvre de l'Église chrétienne est incomplète. Seuls les Juifs sont restés en possession de la vraie tradition, et le christianisme n'est qu'un judaïsme obscurci par un faux mysticisme ; il lui faut pour arriver à la pureté parfaite puiser dans la kabbale une mystique supérieure. (Th. Ruysen). Note de la rédaction décembre 2022.

Monde supérieur	Reflet supérieur	Localisation	Reflet supérieur
Monde médian	Reflet médian	Reflet médian	Médian
Monde inférieur	Localisation	Reflet inférieur	Reflet inférieur
	Inférieur	Supérieur	Médian

Les sephires sont réunies par des canaux dont le nombre varie de 22 à 600.000.

Pour ceux des étudiants qui n'ont pas le temps de recourir aux Sources, l'étude du *Sefer Yetzirah* (traductions de Mayer Lambert, de Papus et les commentaires récents de ce dernier) suffira pour connaître les lois de la construction de l'Univers.

MICROPROSOPE			Esprit -	Père	Fils +						
			MONDE ARCHETYPE	Ou métaphysique							
ELEMENTS	Nature	ORBES	Moral	Réintégration des âmes							
							Chute des âmes		Kether Couronne Ancien des jours Long Visage		
									Binah Intelligence	50 portes 32 voies	Hocmah Sagesse
									Geburah Force Justice	Tables de la Loi	Gedulah- Hesed Grâce
									35 Principes	Tiphereth 72 Beauté 72 Le ROI	35 principes
	Victoire Netzach	Pains de proposition Chandelier à 7 branches	Force Hod								
			365 préceptes	Iesod Fondement Génération	248 préceptes						
				Eve, Reine Matrone Shecinah Malkout Royaume							



ETUDE DU ZOHAR

Étude résumée du Zohar dont nous n'avons pas de bonne traduction.

Dans le Sepher letzirah, *Sephar* désigne les nombres ; *Sipur* désigne la parole divine ; *Sepher* désigne l'écriture : c'est la pensée, la parole et l'acte de Dieu créateur ; en lui ces trois sont un. (Cuzary, IV, 25.)

Ce sont les trois premières Sephiroth.

Kether ou l'Ancien des jours est surtout le Verbe par sa barbe ; sa barbe blanche, qui a 21 et 390 touffes, est l'esprit ; la barbe noire du microprosope est la lettre.

Une narine souffle la vie personnelle, l'autre la vie collective.

Dans son crâne, il y a du Feu, de l'Air, de la Rosée, c'est-à-dire A, M, Sh, les trois mères de l'Alphabet, l'Est, le Midi et le Nord. — Il n'y a ni Terre, ni Occident, de même qu'il n'y a pas de pierre taillée dans le culte moïsiatique.

Son œil, qui est sa tête ou sa pensée extériorisée en noir comme la pierre de l'Abîme (Aben) blanc, de miséricorde.

Rouge, du feu de la vie.

Le microprosope contient dans son crâne la raison des mystères, symbolisés par le nombre 9 des touffes de sa barbe.

Le macroprosope et le microprosope sont encore appelés le Roi et la Reine ; lorsqu'ils se regardent, ils forment la balance suspendue dans un lieu qui n'existe pas.

Lorsqu'ils ne se regardent pas, l'homme ne peut pas être ; alors les vertus créatrices produisent des étincelles, des mondes sans formes, les rois d'Edom.

Les rois d'Israël sont les mondes humains, où l'existence est active et spirituelle.

Les rois d'Edom furent placés au dernier degré de l'Univers, dans l'existence passive, la justice pure, féminin sans +, les enfers pour les modernes ; leur empire s'étend au-dessous de la matière, qui est la limite de l'esprit et de la vie.

Il y a 7 enfers ou tabernacles de la mort et 7 paradis ou tabernacles de la vie.

Cf. les 14 Lokas des Brahmes. Résumons-nous.

Chaque sephire comporte un nom divin, un chœur, un nombre, une planète.

Elles se groupent de la façon indiquée dans le tableau ci-dessous de façon à former 3 mondes.

Le monde Azibuth est celui d'Aïn Soph ou des Sephiroth en elles-mêmes.

MONDES	PARTIES DE L'HOMME	LEUR SOURCE	
Briah Création	Neshamah Esprit abstrait (Cerveau)	Kéther	Anges Purs esprits
Iezirah Formation	Rouach (cœur) Ame, le particulier, le moral, la personne	Le Roi Téphereh	Les Sphères
Aziah Écorces	Nephesh Corps et vie concrète (Foie)	Malkouth La Reine	La Matière

En outre, Neshamah est formé de :

Neshamah proprement dit.

Chaijah : l'intelligible.

Iechidad : l'unité type, l'image du corps.

נשמה est l'âme raisonnable et intelligente qui 5 40 300 50 = 395 = 17 seule distingue l'homme de la brute. C'est elle qui a été soufflée dans la face d'Adam.

Toutes les âmes de cette espèce ont été créées dès le commencement du monde et ont participé au péché originel. L'Écriture n'emploie jamais ce mot en construction avec des noms de brutes.

נפש est l'âme sensitive, l'esprit vital, le principe de vie de toutes les créatures animées ; c'est cette âme de la chair qui réside dans le sang dont parle le *Lévitique*, XVII, 14 ; nous l'avons donc en commun avec les bêtes. C'est sans doute ce que saint Paul appelle le *spiritus*, tandis qu'il appelle l'âme *anima* et *mens*. (I *Thess.*, 23, I *Cor.* 14, 14.) (D'ap. Drach.)

Il ne possède pas de lumière propre. Il vivifie *Gouph*, le corps phosphorescent et matériel. De plus, la Kabbale connaît un esprit vital placé dans le cœur, distinct de la vie animale et qui la conserve attachée au corps chaque nuit, lorsque notre âme monte au ciel pour y rendre ses comptes.

Mentionnons le Habal de Garmin ou corps de résurrection.

Les Zelem, ou ombres et leurs Mafikim.

Les Masikim ou larves⁸.

Après la mort : le paradis ou Gan Eden.
le purgatoire : Nahar Denin.
l'enfer : Gei-Hinon.

La mort se fait par en haut ou par en bas.

*

*

*

⁸ Cf. Aben Esra, Comm. sur *l'Ecclésiaste*, VII, 3.

3. ANDROGONIE

L'homme est l'image de l'Univers et la présence de Dieu sur la terre.

La chute.

Kadmon, avant la chute.

Les trois Adams Belial : des écorces.

Protoplastes : principes des âmes différenciées.

Les âmes s'engendrent suivant la progression :

3 — 12 — 70 — 613 — 60 myriades.

Embryonnat Ames nouvellement descendue (Hib bour)
Ame réincarnée.
Deux âmes faibles en un corps.

Imprégnation : Un corps avec une âme faible, recevant une âme plus forte. (Haïm Vital, Etz Haïm.)

Réincarnation et non métempsycose (enseignée par saint Jérôme *Epist. ad Demetrianam* et Huet : *Origeniana*, comme doctrine ésotérique.

*
* *

4. RELATIONS RECIPROQUES

Rappel de la chute.

Prescience de Dieu, qui n'infirmes pas le libre arbitre des âmes qu'il envoie sur la terre. Notre liberté existe avant comme après la chute.

Chute des anges, au préalable.

Le Zohar dit que Samael animait le serpent tentateur ; et que les deux formaient Satan. Il est le chef des enfers. Il a une épouse, Lilith, qu'on appelle la prostituée ou la maîtresse de débauches. Son lieu et sa création sont :

Tohu.

Bohou.

Les enfers divisés en Ténèbres Hohek.

puis 7 tabernacles de mort ou vices moraux.

Rien n'est maudit pour toujours : ex. Samael. Cependant un Midrasch dit que le serpent ne sera pas guéri.

L'homme véritable est l'homme intérieur.

Après sa chute, descente d'une Shekinah sur la terre avec Seth. De là, moyen de sa réconciliation. En voici la marche :

2 manières de sentir : la crainte et l'amour.

2 manières de connaître : la lumière directe ou face interne ; la lumière réfléchie ou extérieure.

Le lieu de l'amour, de l'unité est appelé le trésor de la vie.

Les fiançailles se font dans le palais d'amour.

Leur baiser est l'union de l'âme avec sa substance originare.

Mon bien-aimé est à moi et je suis à mon bien-aimé.

7 tabernacles de la vie : le 7^e est le saint des saints, union de l'âme

et de Dieu.

Théorie au vêtement de lumière des bonnes actions.

C'est dans ce sens que les justes sont plus grands que les anges.

Ainsi la vie terrestre est une épreuve salutaire et nécessaire ; elle est la réconciliation entre l'idéal et le réel, entre le Roi et la Reine.

En sortant de l'Eden, les âmes ont une forme se rapportant à l'un des quatre types du char d'Ézéchiél. D'où la physiognomonie.

Ames et esprits sont androgynes : leurs moitiés se séparent pour l'incarnation, puis se réunissent par le mariage pieux.

Action des Sephiroth pour l'incarnation de l'âme :

	Kether Microprosope Long visage	
Père		Mère
Microprosope Irascible Court visage		Épouse

La réflexion de ces cinq termes constitue cinq autres Sephires. Dans l'homme ils s'appellent, inversés :

Chaja		Jechidah
Neshamah		Rouach
	Nephesh	

L'Homme entier porte dans tous les sens le nom :

lod
Hé
Vau
Hé.

L'homme physique est le résumé de tout cela : Sa peau correspond au firmament, sa chair à la matière, ses os et ses veines aux vertus célestes.

*
* *

Rédemption s'opère avec collaboration divine. Son aspect, pour cette fonction, est le Verbe, la colonne du milieu ; son envoyé est Metatron.

L'hypostase appelée Metatron a le gouvernement de tout le monde visible, des planètes, des soleils, des nébuleuses et de leurs anges recteurs. Au-dessus de lui il n'y a que les formes intelligibles de l'essence divine et des esprits si purs qu'il n'exerce sur les choses matérielles qu'une action médiate. Son nom, expliqué par les Nombres (*Gematria*), est comme celui de Shadaï représenté par 314 ; c'est la Nature fatidique, il siège devant le trône de Dieu, c'est-à-dire au pied du monde des purs esprits (Olam Beriah) au sommet du monde de la formation (Olam Ietzirah).

Le Messie est appelé l'ange de Jehovah, parce qu'il est la partie de ce nom qui est envoyée par l'autre, et Metatron parce qu'il est constamment devant la face du Père. Il est aussi la pierre angulaire du fondement de Sion dont parle Isaïe (XXVIII, 16) ; on connaît le double sens des mots *Aben* et *Ben*, qui signifient pierre et fils en hébreu et en arabe : la pierre Bethel en est le symbole.

Exemples de Kabbale littérale.

Le mot hébreu *ABN* qui veut dire pierre peut être lu :

AB c'est-à-dire Père,
et BN c'est-à-dire Fils.

Par-là les kabbalistes expliquent tous les passages de l'Écriture où le mot *Aben* est employé : tels la pierre que Jacob appela maison de Dieu, le rocher que frappe Moïse, la pierre rejetée dont parle Jésus et celle dont saint Paul déclare expressément être le Christ (Cf. Fludd, *Summum bonum*).

Dans la prophétie d'Isaïe (IX, 5), le premier mot du verset 6 *lemarbé*

est écrit avec *Mem final* fermé : le *Talmud* et le *Zohar* disent que c'est la figure de Vierge Mère.

Le mot Tholedot, génération, est partout écrit avec un seul ם, sauf dans deux endroits : Gen., II, 1 et Ruth, IV, 18, qui parlent de la création du monde quand il n'y avait pas encore d'ange de la mort, et de la descendance de Pharès qui aboutit au Messie. (Schemot Rabba, parascha XXX.) Rappelons que cette lettre *Vao* représente kabbalistiquement le Saint-Esprit.

De cette lumière qui est la colonne du milieu, le fondement du monde (c'est-à-dire le Verbe), dérive le fondement, celui qui vit éternellement, qui est le jour du côté droit (*Zohar*, fol. 4, col. 16) ; or, on sait que la vraie lumière (Jean, I, 2) est assise à la droite de Dieu (Marc, XVI, 19) ; le *Zohar* parle donc dans le passage précité de la Nature humaine ascensionnée du Verbe, de la rentrée du deuxième *Hé* dans le second.

*

*

*

CONCLUSIONS

1° Tout ce dont l'homme a besoin a été dit.

2° Les anciens patriarches avaient leur religion, vraie, synthétique et spirituelle.

3° Les initiations et les mystères du polythéisme ne sont pas des états normaux de l'homme-esprit, ce furent des remèdes.

4. Vérification de la loi de l'Évolution de l'Idée (cf. Barlet).

5° Critère des vérités et des rêveries dans l'Encyclopédie de la Kabbale, d'abord par l'Archéométrie et ensuite par l'épreuve intérieure spirituelle.

Méthode pour mener à bien cette dernière.

L'Initiation Traditionnelle

linitiation.eu

germe.eu

